This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

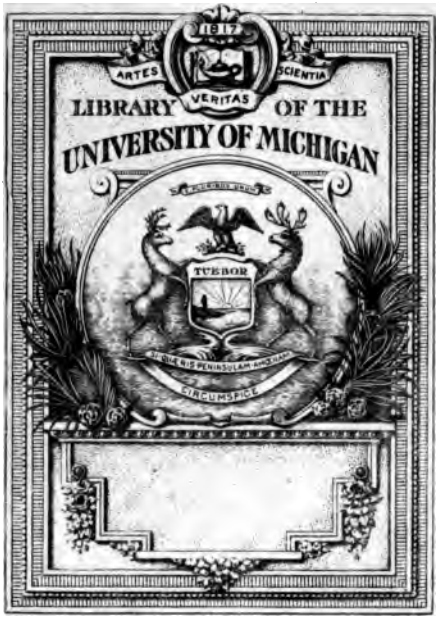
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

24 74

MONTMORENCI,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

MONTMORENCI,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DU CIT. CARRION-NISAS,

Représentée pour la première fois au Théâtre Français de la République, par les comédiens français, le 12 prairial an 8.

A PARIS,

De l'Imprimerie de DUVAL, rue Bordet, n°. 10, Montagne Ste. Geneviève.

AN XI — 1803.

PQ
2204
.C38
M8

Dram 7d. Rom. Dépt
4-26-32

AU

SÉNATEUR,

LUCIEN BONAPARTE;

Membre du Grand-Conseil de la légion d'honneur, l'un des quarante, et président de la classe de langue et littérature française à l'institut national.

CITOYEN SÉNATEUR,

L'HOMMAGE de la tragédie de Montmorenci vous appartient.

Elle a été produite au théâtre pour ainsi dire sous vos auspices, et dans les jours de ce brillant ministère qui a rendu une nouvelle vie aux lettres et aux arts, qui a fécondé des germes que la reconnoissance publique voit encore aujourd'hui éclore avec gloire (1).

Les représentations en ont été honorées par le public de quelque bienveillance, de quelqu'intérêt même et de quelques larmes

Elles auroient obtenu plus de succès sans doute, si j'avois alors aussi bien profité, que je l'ai fait depuis, de vos sages conseils.

Je vous offre aujourd'hui cette tragédie bien éloignée de la perfection encore, mais exempte au moins des fautes qni avoient paru les plus graves au public et à vous.

Montmorenci, condamné dans l'avant scène, ne l'est plus que vers la fin de la pièce. Ce changement a été universellement indiqué et dans la société et par les écrivains périodiques.

La déclaration d'amour de Richelieu à la Reine est supprimée et leur entretien prend une autre direction. Le public a eu raison sans doute pour l'effet théâtral, et la bienséance dont il est le vrai juge; mais ce n'étoit pas un *tort historique*, et sur ce point, l'auteur du journal le *Moniteur* a pris ma défense avec raison.

Le public fut étonné de ne pas voir une scène entre Montmorenci et Richelieu. Je n'avois pas osé la faire, j'avois craint qu'un des deux personnages ne s'effaçât, ou que l'autre ne prit une couleur trop dure. Je hasarde aujourd'hui cette situation. Ai-je eu plus de bonheur, ayant eu plus d'audace ?

Tels sont les vices de détail que j'ai tâché de faire disparoître. Celui du sujet est radical et incurable. Entraîné par la préoccupation et la prévention, (2) j'ai été trop long-temps à m'en apercevoir; quelques mots de cette bouche dont l'Europe recueille les oracles m'en avertirent peu de jours avant la représentation, je m'en fus point alors assez frappé, (3) la réflexion depuis les a gravés dans ma mémoire. *Il ne suffit pas*, me dit cet homme prodigieux et par-tout au premier rang, *il ne suffit pas pour qu'un sujet soit propre à la tragédie, que de grands personnages éprouvent de grands malheurs, il faut encore que ces malheurs entraînent des révolutions d'état, et que*

beaucoup d'hommes souffrent des fautes et des infortunes du petit nombre d'hommes qui paroissent sur la scène. Pourquoi l'Iphigénie de Racine est-elle une tragédie si parfaite? c'est qu'à l'intérêt touchant qu'inspire cette vierge qu'on va sacrifier, se joint un intérêt immense. A cette tête innocente sont attachées les haines ou la bonne intelligence des Rois de la Grèce, la perte ou le salut de Priam, les destinées enfin de l'Europe et de l'Asie. Quand même Montmorenci seroit, par son rang personnel dans l'histoire, un héros digne de la tragédie, sa mort ou sa vie n'influant que très-foiblement sur les destinées de la France, sa catastrophe n'a point l'importance nécessaire pour la scène tragique.

Telles furent à peu près ses paroles dont je ne me flatte point d'avoir rendu l'énergique précision. Il n'y avoit rien de raisonnable à répliquer.

On citoit en vain le *comte d'Essex* et quelques autres pieces qui d'ailleurs offrent

des passions plus violentes que celles de ma tragédie; ces exceptions même confirmeroient la règle.

Toutefois, le caractère de Richelieu a trouvé grâce devant les censeurs même les plus sévères. On a généralement applaudi à quelques traits de celui de Montmorenci, de la Reine, de la Duchesse. Schomberg a paru assez noblement chevaleresque. Le dénouement a fait de l'effet, et enfin il a été assez généralement convenu que le style étoit exempt des vices grossiers de goût et de langage trop fréquens aujourd'hui.

Certes, il faut que je me sois, en cela du moins, laissé persuader par la voix publique: car quelle apparence autrement de faire hommage au président de *l'académie française* d'un ouvrage qui ne seroit pas écrit en français!

Je désirerois sans doute, et ce désir est naturel, voir au théâtre l'effet des changemens faits à ma tragédie. Cette expérience me

seroit utile, elle pourroit ne pas déplaire au public qui y verroit en partie son ouvrage. Peut-être même y auroit-il quelque chose à gagner dans cette comparaison pour l'art et pour ceux qui l'étudient.

Mais de quel front demander la reprise de ce foible ouvrage, dans les circonstances actuelles ?

Quand je suis entré dans le monde, et dans un temps où tout étoit corrompu et en décadence (car le mauvais goût et le mauvais sort se touchent et se tiennent) ; à cette triste époque, dis-je, c'étoit *aux petits jours* qu'on donnoit à la comédie françoise Cinna, Rodogune, Iphigénie, Britannicus. etc. etc.

C'étoit alors qu'il étoit permis de se plaindre du goût du public. On auroit aujourd'hui mauvaise grâce de vouloir détourner vers des esquisses ses yeux attachés tous les jours sur les chef-d'œuvres des maîtres dont il a l'excellent esprit de ne pouvoir se rassassier.

Je m'aperçois que voilà une épître bien

longue. J'abuse de vos bontés, et je ne suis point excusable, car qui sait mieux que moi combien avec vous on peut être bref impunément, et combien une phrase vous fait deviner de pages?

Mais vous aimez les lettres, les arts; vous les cultivez avec gloire et vous écoutez toujours avec intérêt et avec affection ceux qui les aiment et qui les cultivent.

Qui peut encore sur ce point connoître mieux que moi le fond de vos nobles pensées?

Vous méprisez autant qu'elle le mérite cette opinion absurde, totalement inconnue à l'antiquité et née dans la barbarie du moyen âge, qui sépare la culture des lettres et des arts de la pensée, de l'exercice des hautes fonctions de la société.

Vous pensez, sur ce point plus important qu'il ne le semble, encore, à bien des gens, comme cet homme d'état, véritable héros de ma pièce qui, de la même main dont il élevoit la France et abaissoit l'Autriche, jetoit les fondemens de

cette académie célèbre dont la société que vous présidez s'honore dêtre la continuation.

Aussi quel siècle son génie a préparé !

Puisse le siècle où nous entrons et qui portera le nom de BONAPARTE, égaler le beau siècle de LOUIS-LE-GRAND, dans la gloire des lettres, dans la perfection des arts et de toutes les bienséances sociales et dans la longue prospérité du chef de l'état et de sa famille.

Recevez avec votre bonté ordinaire, Citoyen Sénateur, ces vœux dont vous connoissez la sincérité et les assurances de mon tendre et respectueux attachement.

H. CARRION-NISAS.

NOTES.

(1) Le projet de séparer, ainsi qu'on vient de le faire, l'institut national en quatre classes. etc.

(2) Le duc de Montmorenci, le héros de ma pièce, qui a laissé en Languedoc une mémoire très-chère, habitoit ordinairement le château de la Grange des Près, voisin de la ville de Pézenas, sur le bord de la rivière d'Hérault et dans une position fort agréable. C'étoit là qu'il tenoit une cour nombreuse, bruyante et militaire, composée des gentilshommes de la province qui lui étoient généralement fort affectionnés.

Le tumulte et la licence qui régnoient autour de lui avoient engagé la pieuse Félice des Ursins, sa femme, à se bâtir une habitation particulière où elle se retiroit souvent. Elle avoit choisi le village de Lézignan dans la même position sur la rivière et à une demie-lieue seulement de distance. Cette terre, qui lui appartenoit en propre, ne fut pas, comme la succession de M. de Montmorenci, confisquée au profit de la couronne; elle est passée dans ma famille, et c'est là que j'ai été élevé dans ma première enfance. Un vieux curé nommé Janini, dernier reste d'une famille italienne qui s'étoit transplantée à la suite de la duchesse, m'entretenoit très-souvent de l'histoire de cette maison et particulièrement de la catastrophe du duc, dans un âge que l'on ne repaît guère que de contes absurdes ou frivoles.

Frappé de l'accent passionné de ce bon prêtre, et des larmes qu'il ne manquoit jamais de répandre en

me racontant toutes ces aventures et particulièrement la mort du duc, je m'accoûtumai à les regarder comme les événemens les plus considérables de l'histoire, et par conséquent comme de très-dignes sujets de tragédie.

Ces impressions de l'enfance se sont difficilement effacées, et lors même que j'ai pu réduire ces faits à leur véritable importance dans l'histoire, lors même que j'ai pu juger et admirer ce cardinal de Richelieu que le bon Janini me peignoit comme un Busiris, un Néron, il est toujours resté quelque chose de ces premiers sentimens d'enthousiasme, d'attendrissement qui avoient été excités en moi dans un temps où les organes sont si susceptibles de s'affecter profondément.

Je demande pardon d'être entré dans tous ces détails; mais j'ai cru qu'ils expliqueroient assez bien et qu'ils pourroient excuser en même temps la préoccupation dont j'ai parlé, et l'erreur où je suis tombé dans le choix de ce sujet.

(3) Ce fut à la Malmaison, quelques jours avant son départ pour Marengo, que le premier Consul entendit la lecture de ma tragédie et qu'il me fit ces observations d'un sens si exquis. Le cit. Talma étoit avec moi; et je dois à cet artiste la justice de dire qu'il fut beaucoup plus frappé que moi des réflexions du Consul, dont je ne sentis que long-temps après toute la vérité et toute la profondeur.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Louis XIII, roi de France. . . les cit.	DAMAS.
Le duc de montmorenci.	TALMA.
Le cardinal de richelieu.	BAPTISTE aîn.
Schomberg, général de l'armée royale.	SAINT-FAL.
Le cardinal de la valette, archevêque de Toulouse.	DESPREZ.
Le duc d'Épernon.	MONVEL.
Guitaut commenges.	LACAVE.
Anne d'autriche, reine de France, Me.	VANHOVE
La duchesse de montmorenci. . . .	FLEURY.
La princesse de condé.	RAUCOUR.

Députés de différens corps de Toulouse.
Suite de vieillards et de Gentilshommes avec le duc d'Épernon.
Soldats.

La scène est à Toulouse, dans le Capitole, où le roi est logé.

MONTMORENCI.

. . . . . .

Grand héros, qu'un excès *d'amour* et de valeur,
Engage imprudemment dans le dernier malheur,
Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
Ils vivront à jamais sur le marbre et le cuivre.
Tes sublimes vertus, dignes d'un meilleur sort,
Effacent à nos yeux la honte de ta mort,
Et les siècles futurs, francs de haine et d'envie,
Ne voudront point juger de l'état de ta vie,
Sur l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours
D'une éclipse fatale, au milieu de leur cours.

. . . . . .

JULIEN COLARDEAU, poëte contemporain, dans une épître adressée au cardinal de Richelieu.

MONTMORENCI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Trois groupes de députés du parlement, des capitouls et du clergé, sont rangés sur le théâtre. A la tête du clergé est La Valette, à qui Richelieu adresse la parole.

RICHELIEU, LA VALETTE, *députés de Toulouse.*

RICHELIEU.

Non, je ne vis jamais d'orage plus affreux :
Quelle nuit! quel désordre! Il sembloit que les cieux,
Que les torrens, la foudre et la nature entière,
Entre Toulouse et nous mettoient une barrière ; (1)
Enfin, au point du jour nous sommes arrivés.
(*A part.*)
Que de soins importans à ce jour réservés !
(*Aux députés du parlement, aux capitouls, au clergé.*)
Magistrats, citoyens, clergé, de votre zèle
Louis est satisfait ; cette cité fidelle

De sa bonté toujours sentira les effets.

(*Aux magistrats.*)

Armand vous en répond. Objet de nos regrets,
Montmorenci connoît votre équité sévère ;
Le prince s'y confie, et l'état la révère
Devant vous, en leur nom, on amène aujourd'hui
De la rébellion ce formidable appui.
Tout parle en sa faveur ; son nom cher à la France,
Ses services passés, sa vertu, sa vaillance ;
Mais il a contre lui la patrie et les lois :
C'est vous en dire assez. Accablé sous le poids
Des travaux, des chagrins, d'une longue fatigue,
Louis, souvent pour vous de ses forces prodigue,
Veut rester aujourd'hui libre et seul : respectez
Sa douleur, son repos. La Valette, restez.

(*Les députés sortent.*)

SCENE II.

LA VALETTE, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Dans ces premiers momens d'un triomphe pénible,
Quand le péril encore est présent et sensible,
Dans mon poste glissant à peine raffermi,
La Valette, il m'est doux de revoir un ami
Dont j'éprouvai la foi, la prudence, le zèle.

LA VALETTE.

Ce langage a payé mon amitié fidèle ;
Vous exercez sur moi ce sublime ascendant
Qui force des esprits l'hommage indépendant.
L'empire, qu'en mon cœur prit ce grand caractère, (2)
L'emporta sur l'exemple et les leçons d'un père.
Le superbe Épernon, en faveur d'un aîné,
A l'ombre des autels en vain m'a destiné ;
Plus fidèle à son sang qu'à la pourpre romaine,
On m'a vu dans les camps soldat et capitaine, (3)
Pour servir votre cause à la cour, aux combats.
J'ai tout fait, tout quitté ; je ne m'en repens pas,
Si dans ses grands desseins, mon dévoûment seconde
Celui qui semble fait pour gouverner le monde.
Régnez sur les Français, fortuné Richelieu ;
Vous servir, vous aider est mon unique vœu.

RICHELIEU.

Lorsqu'à ces grands desseins mon ame résolue
Voulut fonder des rois la puissance absolue,
Le vaisseau de l'état, par tous les vents battu,
N'offroit qu'un gouvernail, foible, à demi-rompu.
Henri, qui sur la France eut les droits de conquête,
A ce grand corps soumis fut une digne tête :
Tant de gloire impo oit. L'amour qu'on eut pour lui,
De ce règne brillant fut le plus fort appui.
Au défaut de l'amour établissons la crainte.
De nos antiques lois la splendeur est éteinte ;

Du sceptre féodal l'honneur est éclipsé;
Encore un pas de plus, le trône est renversé:
L'anarchie est au comble, et le cahos s'empare
D'un empire si beau qui redevient barbare.
Il faut d'un œil hardi, d'un bras ferme et prudent,
Mesurer et combler cet abîme effrayant,
De l'état qui s'ébranle étayer la ruine,
Laisser son vain murmure à cette cour mutine,
Et le soin de ma gloire à la postérité.
Un grand objet m'occupe; un héros respecté,
Dont les exploits brillans, les vertus et les graces,
Séduisoient les Français égarés sur ses traces,
Digne en effet d'un siècle et d'un destin meilleurs,
Vaincu, chargé de fers, règne encor sur les cœurs;
Le sien n'est pas changé, sa faute inexcusable,
Assureroit la mort de tout autre coupable;
Trop généreux appui de ce lâche Gaston,
Il leva l'étendart de la rébellion.
Qu'il montra de vertus dans cette cause indigne!
Quel abus malheureux d'une valeur insigne!
Jusqu'à l'instant fatal, son talent déployé
Ne fut jamais plus grand et plus mal employé:
Et lorsque de Gaston les cohortes craintives
L'imitoient dans sa honte, à l'envi fugitives,
Montmorenci, cherchant et portant le trépas,
Faisoit plier nos rangs sous l'effort de son bras;
Son coursier, partageant son audace superbe,
Enfin, percé de coups, tombe sanglant sur l'herbe;
Le casque du héros roule au loin. Son aspect

Saisit tous ses vainqueurs d'amour et de respect ;
Ils courent, de leurs mains laissent tomber leurs armes ;
Ils mouillent à l'envi ses blessures de larmes :
Et ce héros captif, soutenu dans leurs bras,
Semble un triomphateur, porté par ses soldats.

LA VALETTE.

Mon cœur à son destin vivement s'intéresse.
J'aimai Montmorenci dès sa tendre jeunesse ;
Elevé près de lui, du peuple et de la cour
Je l'ai vu devenir l'ornement et l'amour.
On dit que sa vertu, sa constance modeste,
Jette un nouvel éclat dans ce moment funeste ;
Sa personne est chérie et son sang adoré :
Faut-il qu'un échafaud pour lui soit préparé ?
Ce coup va mettre en deuil et la cour et la France,
De mille exploits brillans moissonner l'espérance ;
Et ce jour, qui vivra dans un long souvenir,
Des chevaliers françois voit le dernier périr.

RICHELIEU.

Plus le coupable est grand, plus l'exemple est utile.
La prudence étouffant une piété futile,
Immolant à l'état toute autre affection,
Sait que l'impunité nourrit la faction ;
Le frère du roi même envain fut son complice,
Une loi juste et sage ordonne son supplice.
Mais malgré cette loi, c'est moi qui veux ici ;
Pour la France et pour tous sauver Montmorenci.

Je sais bien qu'il me hait; et cette ame hautaine,
A toujours dédaigné de déguiser sa haine:
Ce haut rang d'amiral où je lui succédai,
Remplit d'amers chagrins son esprit obsédé.
Mais il peut être utile à la France, à moi-même;
Malgré nos longs discords je l'estime, je l'aime;
Je le sauve, en un mot, s'il souscrit à mes lois.

LA VALETTE.

Oui, seigneur, sur les cœurs la clémence a des droits:
Si d'un coupable illustre on chérit la personne,
Que ne devra-t-on pas à celui qui pardonne;
Quand il peut, envoyant ce coupable à la mort,
Venger sa propre injure?

RICHELIEU.

Il faut un autre effort,
Peut-être moins aisé que d'oublier l'outrage.
Cette reine orgueilleuse, à qui je fais ombrage,
Qui me hait (je le sais), que mon ressentiment
Dans le cœur d'un époux attaque incessamment,
Et dont j'ai peine encore à balancer l'empire,
Hautement contre moi dans ce moment conspire.
Son cœur depuis long-tems pour le duc attendri,
Des François à leur roi semble porter le cri;
Et forte de leurs vœux, cette amante hardie,
Dispute insolemment sa tête à la patrie:
Par la haine et l'amour cet esprit irrité
Du sang de Charles-Quint a toute la fierté:

Heureusement le sort a mis en ma puissance
La preuve de leurs feux, de leur intelligence.
Faudroit-il qu'une femme, en ses vaines amours,
Des plus nobles projets interrompît le cours.
Ah! que ce sexe aimable embellisse la vie;
Mais qu'il laisse un champ libre à la gloire, au génie.
France, puissant empire, à quel point de splendeur
T'auroient porté mes soins, mes veilles, mon ardeur,
Si toujours cette cour, follement parricide,
Qu'un vil intérêt meut, qu'un vain caprice guide,
A mon plus noble essor ne venoit mettre un frein?
D'obstacles, de périls on sème mon chemin;
Des grands dégénérés, dans leur lâches cabales,
Nouant chez l'étranger leurs trames déloyales,
Dressent de tous côtés des pièges sous mes pas;
Moins coupables cent fois, si cherchant les combats,
Comme Montmorenci, leur haine découverte
Marchoit dans la campagne à la révolte ouverte.
Mais lorsque tout entier je m'attache aux apprêts
Qui doivent au-dehors assurer nos progrès,
Lorsque Vienne m'occupe, et que, jusqu'à ses portes,
Des enfans de Vasa je pousse les cohortes;
Je me vois tout-à-coup porté sur un volcan,
Qu'allume sous mes pieds le lâche courtisan. (4)
Il faut courir au soin de ma propre défense,
Et j'oublie un instant la gloire de la France.
Mais toutefois, malgré leurs efforts et leurs cris,
Suivons jusqu'à la mort nos desseins entrepris
Si le ciel le permet, la France en peu d'années,

De l'Europe en ses mains tiendra les destinées:
Nos neveux moins ingrats que nos contemporains,
Acheveront un jour l'ouvrage de nos mains.
J'en jouis par avance : ici les Pyrénées
De l'une à l'autre mer nous bornent enchaînées;
Plus loin, du sein des flots, les Alpes s'élevant,
Présentent de leur front le rempart blanchissant;
Des pieds du mont Adulle, aux bords du Zuyderzée,
Le Rhin offre en son cours une conquête aisée;
Et le vaste Océan qui ceint nos autres bords,
D'un nouvel univers nous promet les trésors.

LA VALETTE.

Épris des nobles plans que votre ame médite,
J'en voudrois de mon sang sceller la réussite.

RICHELIEU.

Vous pouvez les servir, et je prétends aussi,
Que la France à vos soins .... Mais qui s'avance ici ?
C'est Schomberg, le vainqueur des phalanges rébelles,
Qui servoient de Gaston les fureurs criminelles;
Son triomphe l'afflige; et de Montmorenci
Je sais qu'il fut long-tems le compagnon, l'ami.
Sous les murs de Toulouse, il ramène l'armée,

SCÈNE III.

RICHELIEU, LA VALETTE, SCHOMBERG.

RICHELIEU.

Vous avez de bien près suivi la renommée;
Schomberg, à vos exploits, à votre habileté
Le monarque et l'état doivent leur sûreté:
Vous en aurez le prix. La cour n'est point ingrate.

SCHOMBERG.

Triompher des Français n'est pas ce qui me flatte,
Vous le savez, seigneur: je voudrois vous servir
Contre des ennemis que mon cœur pût haïr;
Mais vous n'en avez plus. Par une fuite prompte
Gaston a dans Béziers enseveli sa honte;
Par *Caumont* et par moi, de toutes parts pressé,
Dans une seule nuit son camp s'est dispersé.
Des débris fugitifs, et des bandes errantes,
Peuvent laisser encor quelques traces sanglantes,
Produire du désordre, et non pas du danger.
L'habitant fatigué du soldat étranger,
A repasser les monts, suffit pour le contraindre;
Enfin, l'état et vous, n'avez plus rien à craindre,
Vos ennemis par-tout sont en fuite ou soumis.
Oserons nous, seigneur, en demander le prix?
Un héros est aux fers, son auguste infortune
De tous les cœurs français est la cause commune;

En ce lieu, par mon ordre, il va bientôt se rendre;
La France, par ma voix, vous engage à l'attendre.
Que lui-même, aux accens d'un ami, d'un vainqueur,
Laisse éclairer ses sens, laisse toucher son cœur :
La Valette viendra seconder votre zèle.
Mais que seule d'abord, votre adresse fidèle
Prépare doucement cet esprit obstiné,
A des conseils pervers long-tems abandonné.
(*A la Valette.*)
Vous, cependant, venez, pour achever d'entendre
Ce qu'aujourd'hui, de moi, mon ami doit apprendre.

SCÈNE IV.

SCHOMBERG, *seul.*

A-t-il de le sauver un sincère desir?
Veut-il nous éprouver, nous perdre, ou le servir?
Pour la première fois, cet esprit inflexible,
Aux publiques douleurs deviendroit-il sensible?
Voudroit-il, en effet, pour son prince, pour lui,
Pour les hasards futurs, conserver cet appui?
Sans trop approfondir ce que nous devons croire,
Nous, amis du héros, nous, amans de la gloire, (6)
N'oublions rien ici pour préserver ses jours :
A sa femme, à sa sœur, prêtons tous nos secours.
Jaloux de son empire, et fidèle à sa haine,
Armand, pour s'affermir, perdre, s'il peut, la reine,

Voit par-tout des complots, des conspirations;
Veut arracher par-tout des révélations,
Va semant les soupçons ou faux, ou légitimes :
Toujours à ceux qu'il craint prompt à trouver des crimes,
Il remplit cette cour d'épouvante et de deuil;
Prêt lui-même, peut-être, à trouver un écueil,
Où viendront s'abîmer sa fortune et sa vie.
Rendons pourtant justice à ce puissant génie.
Il mêle sans relâche, en son ambition,
La grandeur de la France à son oppression :
Sous un sceptre de fer, au-dedans gémissante,
Par ses soins, au-dehors, en tout lieu triomphante;
Les cœurs vraiment français, incertains dans leurs vœux,
Ne savent, en effet, que demander aux cieux.

SCÈNE V.

SCHOMBERG, GUITAUT.

GUITAUT.

Je vous cherche, monsieur, par l'ordre de la reine.
En faveur du dessein qui vers nous vous ramène,
Tout son cœur à nos yeux s'est montré sans détour.
La duchesse à Toulouse a devancé le jour,
Et la sœur du héros, objet de nos alarmes,
A ses pieds a porté sa fureur et ses larmes;
Mais toutes trois, monsieur, pleines d'un juste espoir,
M'ont envoyé vers vous, et brûlent de vous voir. (7)

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

MONTMORENCI, GUITAUT.

MONTMORENCI.

AU destin qui m'attend mon ame résolue,
De l'amitié, Guitaut, n'espéroit plus la vue.
De mon cachot obscur on me vient arracher,
Et c'est au tribunal que je pensois marcher.
Qui m'arrête en ces lieux ? est-ce faveur ou haine ?
Parlez ; que veut Armand ? que vous a dit la reine ?

GUITAUT.

Montmorenci connoît notre vieille amitié.
Armand n'offre, il est vrai, qu'une feinte pitié ;
Mais près de cette reine, à bon droit adorée,
La cause du malheur en tout tems fut sacrée ;
Et le vôtre est si grand, après tant de hauts faits,
Qu'on croit, en vous servant, servir tous les Français.

MONTMORENCI.

Ah ! que mieux employés, ses secours favorables
Sauvent les malheureux, et non pas les coupables !

Non que le joug d'Armand, des Français abhorré,
Après tant de fureurs ait dû m'être sacré;
Mais je livrai la France aux hordes étrangères.
La crédule amitié partagea mes misères.
Le sang français coula ; je le versai..... mon cœur,
Des juges en secret provoque la rigueur.
Une femme, une reine iroit braver l'audace
D'un prêtre impitoyable, et mendier ma grace!
Ah! j'aime mieux mourir que de vivre à ce prix.

GUITAUT.

Vous désirez la mort ; vos vœux seront trahis;
Nous osons l'espérer.

MONTMORENCI.

Gardez de le prétendre.

GUITAUT.

On m'attend chez la reine ; adieu, je vais m'y rendre.

MONTMORENCI.

Daignez donc lui porter mes vœux reconnoissans;
Et d'un respect profond les derniers sentimens ;
Qu'elle en daigne, après moi, garder quelque mémoire.

GUITAUT.

Cessez, cruel, cessez ; vivez pour votre gloire

Vivez pour le bonheur de vos braves amis ;
Et pour votre famille et pour votre pays.

SCÈNE II.

MONTMORENCI, *seul.*

Non, ton pouvoir, Armand, n'est pas ce que j'envie.
Captif, prêt à payer ta haine de ma vie ;
Quand tu remplis les cœurs de contrainte et d'effroi,
Du plus tendre intérêt ils sont émus pour moi ;
A ton éclat superbe, à ta pompe hautaine,
Je préfère les pleurs qui coulent sur ma chaîne.
Mais Schomberg va venir ; le ciel qui le conduit
Veut qu'avant mon arrêt, de mes secrets instruit,
Il consacre les soins d'une ame généreuse
A prévenir d'Armand la fourbe dangereuse.

SCÈNE III.

MONTMORENCI, SCHOMBERG.

MONTMORENCI, *à part.*

Le voici ; mon aspect semble l'embarrasser.
(*A Schomberg.*)
Je désirois, Schomberg, vous voir, vous embrasser.

SCHOMBERG, *à part.*

Héros infortuné, ma victoire odieuse,
Dans cet indigne état, causa sa chûte affreuse !
O spectacle cruel ! ô funeste devoir !
(*A Montmorenci.*)
Cher duc, eh ! de quel œil pouvez-vous donc me voir ?

MONTMORENCI.

Comme un brave soldat, comme un héros fidèle ;
Et que mieux inspiré j'aurois pris pour modèle,
Qui remplit son devoir.... J'osai m'en écarter,
Schomberg ; il faut me plaindre, et ne pas m'imiter.

SCHOMBERG, *à part.*

Vertus, qui dans les fers brillez de nouveaux charmes
Quel barbare pourroit vous refuser des larmes ?
..... (*Au duc.*)
Ah ! faisons plus, cher duc ; j'ai vu votre ennemi ;
Dans son cruel système il est bien affermi ;
Il veut sauver, dit-il, vos jours dont il dispose ;
Mais à quel prix ? grand Dieu ! quelles lois il impose !
J'ai feint de lui prêter ma voix auprès de vous ;
Mais je viens.....

MONTMORENCI.

Je pourrois l'écouter sans courroux.

Je sais quel est Armand, et quelle est sa clémence ;
Mais je ne veux, Schomberg, accepter d'espérance,
Ni de lui, ni de vous, ni de tout l'Univers.
Mon ame est résolue ; et des biens que je perds, (8)
Le moins cher à mes yeux, croyez-moi, c'est la vie.

SCHOMBERG.

D'assez d'honneurs pourtant je la voyois remplie.
Un héros jeune encore, héritier d'un grand nom,
L'espoir de son pays, comme de sa maison,
Qui déjà couronné des mains de la victoire,
Pût aspirer à tout ; que la faveur, la gloire,
Du plus brillant éclat ornèrent à l'envi ;
A la cour, dans les camps, de tous les cœurs suivi ;
Qui voit à son malheur une reine sensible.....

MONTMORENCI.

Schomberg, que dites-vous ?

SCHOMBERG.

Que votre sort terrible
Du plus vif intérêt a pénétré son cœur.
J'étois dans le moment témoin de sa douleur ;
Je viens de la quitter. Ah ! si vous l'aviez vue,
Si.....

MONTMORENCI.

Je vous crois, Schomberg, et c'est ce qui me tue ;
Connoissez mes tourmens, écoutez, frémissez,

Et dites-moi de vivre encore, si vous l'osez.
Oui, je puis à Schomberg ouvrir mon ame entière;
Il connoît bien cette ame et sa franchise altière;
Il sait qu'elle est sans haine, et que Montmorenci,
Oubliant son vainqueur ne voit que son ami.
Je vais vous découvrir le secret de ma vie,
Qu'avec un juste espoir ma bouche vous confie:
Foi d'ami, foi de preux dans ce dernier moment,
Jurez de me servir.

SCHOMBERG.

Recevez mon serment.

MONTMORENCI.

Mon hymen ne comptoit que sa douzième aurore;
De notre encens offert, l'autel fumoit encore.
Sans peine, sans transport, mon cœur s'étoit lié,
Libre d'amour, mais plein d'estime et d'amitié.
Je ne connoissois point ces passions terribles,
Tyrans impétueux des ames trop sensibles,
L'heure n'étoit pas loin, l'altière Médicis
Venoit de déclarer l'épouse de son fils,
Et la cour au milieu d'une pompe guerrière,
Pour l'aller recevoir marchoit vers la frontière.
Je la suis, on approche; un désir curieux,
Ou plutôt l'ascendant d'un astre impérieux
Me pousse dans les rangs d'une troupe brillante,
Qui vole la première au devant de l'infante.

Je la vois... Un nuage étendu sur mes yeux
Me dérobe à l'instant la lumière des cieux.
Mon coursier, que ma main ne soutient plus qu'à peine,
Parmi la foule immense à son gré me promène ;
Je demeure sans voix, et ne reconnois pas,
Mes amis les plus chers qui s'offrent sur mes pas.
Des fêtes, cependant, l'appareil ordinaire,
Jetoit un voile heureux sur ce feu téméraire :
Moi-même, à la faveur de ces éclats bruyans,
Je crus sentir calmer l'orage de mes sens.
Vain espoir ! vains efforts ! une soudaine fuite
Étoit le seul remède à ma raison séduite ;
Mon destin l'emporta. Tous les jours de plus près,
J'admirai, j'adorai tant de vertus, d'attraits :
Insensible au péril, aveugle en ma foiblesse,
Sans crainte, sans remords, calme à force d'ivresse,
Dans mon illusion plongé profondément,
J'allai jusqu'à ses pieds lui nommer son amant.

SCHOMBERG.

Dieu !

MONTMORENCI.

Ses regards sur moi sans courroux se fixèrent ;
Et même de ses yeux quelques larmes coulèrent.
« Ah ! du devoir, dit-elle, et pour vous et pour moi,
Vous connoissez l'austère et l'immuable loi :
Rien n'aura le pouvoir d'en détourner mon ame.
Oubliez, étouffez une funeste flâme,

Fuyez; dans les combats, dans les champs de l'honneur,
Allez chercher la gloire au défaut du bonheur.
Les titres les plus hauts, que la France dispense,
De vos premiers exploits seront la récompense:
Partez. » De la raison je sentis tout le poids;
J'obéis sans murmure, et j'adorai les lois
Que dictoit à mes sens dans leur désordre extrême,
L'objet qu'ils avoient fait leur arbitre suprême.
Vous savez mes succès, mes fautes, mes malheurs;
Mais apprenez l'objet de mes justes terreurs.
De ses traits adorés je possédois l'image,
Présent dont sa faveur honora mon courage,
Lorsque les fiers Anglois repoussés de nos bords,
Par mes efforts heureux regagnèrent leurs ports.
Louis étoit encore aux murs de La Rochelle.
De sa prise à Paris je portai la nouvelle;
Et peut-être à Louis, qui ne m'a point revu,
Ce don cher et fatal ne fut jamais connu.
Quoiqu'il en soit, ami, ce charme de l'absence,
Ce trésor de l'amour, n'est plus dans ma puissance.
Quand le champ du combat par les miens fut laissé,
Entraîné dans vos rangs, de plus d'un coup blessé,
On crut que j'exhalois les restes de ma vie;
Pendant quelques instans ma force évanouie,
Aux braves, qui d'abord me prirent dans leurs bras
Avoit déjà fait croire et pleurer mon trépas.
Quelle fut ma surprise et ma douleur amère,
Lorsque je m'aperçus en r'ouvrant la paupière,
Qu'avec mes vêtemens, on m'avoit arraché

Cet ornement si cher à mon bras attaché !
Il sembloit que ce don, innocente parure,
Dût apprendre ma flâme à toute la nature ;
Avec un soin jaloux je le cachois au jour,
Et ce mystère vain flattoit mon fol amour.
Ah ! Schomberg, s'il rencontre une main ennemie....
Nous connoissons d'Armand l'art et la barbarie,
Si ce fatal présent à ses yeux vient s'offrir,
Ennemi de la reine, habile à la flétrir,
Dieu ! quel usage affreux n'en fera point sa haine !
Daignez donc le chercher pour le rendre à la reine :
Schomberg, n'omettez rien dans vos soins diligens,
Pour dérober sa trace à l'œil de nos tyrans.

Ami, si des humains les volontés dernières,
Si la voix des mourans, leurs vœux et leurs prières,
Eurent toujours ce poids et cette sainteté,
Qu'imprime du tombeau la sombre majesté ;
A mes derniers accens, que votre ame attentive,
Flatte de cet espoir mon ame fugitive.

SCHOMBERG.

O ciel ! qu'ai-je entendu ! ce ministre jaloux,
Que remplit de fureur l'amour qu'on a pour vous,
Tantôt m'osoit parler de la fatale flâme,
Qu'à mes sens étonnés vient d'avouer votre ame.
J'ai cru que de son maître, irritant les douleurs,
Le cruel profitoit de vos derniers malheurs,
Pour réveiller ici des bruits qu'en leur naissance,
Avoient presqu'étouffés ou vos soins, ou l'absence ;

Combien par vos aveux, hélas ! trop éclairé,
Je gémis sur les maux de ce cœur déchiré !
Et combien fut à plaindre une épouse fidèle,
De toutes les vertus rare et touchant modèle !

MONTMORENCI.

Elle a toujours sur moi gardé ses droits sacrés ;
Mon respect, mon retour lui furent assurés.
Honteux de refuser mon amour à sa flâme,
A ses ressentimens j'abandonnois mon ame,
Et son coupable époux, à sa voix révolté,
Crut expier les torts de l'infidélité ;
Ainsi l'égarement qui me poussoit au crime,
A fasciné mes yeux, jusqu'au bord de l'abîme,
Et ma femme alliée au sang de Médicis,
Et la reine et Gaston, opprimés, poursuivis,
Tout de ce cœur trop fier irritoit la blessure ; (9)
Je crus venger la France et la commune injure.
Éclairé, mais trop tard, à la honte, au remords,
Il n'est pour moi qu'un terme, et ce terme est la mort.
Mille chemins s'offroient pour sortir de la vie ;
Mais ma religion me les ferme, et me crie
Que pour quitter la terre il faut l'ordre du ciel.
Enfin, je puis mourir sans être criminel :
L'échafaud se prépare, il réclame sa proie ;
Je le vois sans horreur, et j'y monte avec joie.

SCHOMBERG.

Ah ! cruel, ah ! cessez ces horribles discours ;

Acceptez des moyens de conserver vos jours ;
Non, les moyens honteux que Richelieu propose,
Mais des cœurs dévoués, des bras dont je dispose ;
Je viens vous les offrir. . . . Mais cet affreux trépas
Semble vous être cher.

SCENE IV.

LES PRECEDENS, LA PRINCESSE DE CONDÉ.

LA PRINCESSE, *derrière le théâtre.*

(*Aux gardes.*)
Ah! ne m'arrêtez pas.
(*Elle se précipite dans les bras de Montmorenci.*)
Mon frère! en quel état il paroît à ma vue!

MONTMORENCI.

Ah! ma sœur, épargnez mon ame trop émue,
Pour surmonter l'horreur de ce cruel moment ;
Cachons-nous bien plutôt notre attendrissement.
Allez plutôt, allez consoler une épouse,
Elle en aura besoin ; la fortune jalouse
N'a pas voulu permettre à ce cœur combattu,
De rendre son bonheur égal à sa vertu.
Après ma perte encor de malheurs poursuivie,
Condamnée à pleurer, et ma mort, et ma vie,
Que vos larmes du moins coulent avec ses pleurs ;
Et pour les adoucir, confondant vos douleurs,
Pardonnez à ma cendre et plaignez ma mémoire.

LA PRINCESSE.

Non, vous ne mourrez pas; non, je ne puis le croire.
J'ai vu de vos amis le fier ressentiment;
J'ai de tous ces héros entendu le serment;
(*A Schomberg.*)
Schomberg, ils ont juré qu'ils briseroient sa chaîne;
Leur grouppe impatient vous attend chez la reine;
C'est le prudent *Lordat*, le sage *Cauvisson*,
Villeneuve et *Thésan*, *Crussol* et *Carrion*,
L'intrépide *Murviel*, et de l'*Ort* et de *Grave*; (10)
Chacun mène avec lui l'élite la plus brave;
Ils auront tous les cœurs, ils auront tous les bras:
Secondés en secret, même des magistrats,
Soutenus à grands cris de la province entière,
Ils jurent de mourir ou de sauver mon frère:
Schomberg de son appui daigne nous assurer;
Avec de tels secours faut-il désespérer?

MONTMORENCI.

Ces noms qui me sont chers et que je viens d'entendre,
De la mort et des fers ont donc pu se défendre!
J'en rends grâces au ciel; mais je jure par lui,
Que je n'accepte point leur magnanime appui;
Et n'est-ce point assez, ma sœur, d'une victime?
Loin qu'un zèle imprudent les pousse dans l'abîme,
Priez-les d'oublier leur malheureux ami;
Songez qu'auprès du trône, un ministre affermi,

Veille sur eux, sur vous avec l'œil de la haine:
Ces éclats indiscrets compromettroient la reine,
Aggraveroient les maux qui pèsent sur ses jours,
Et seroient pour les miens d'inutiles secours.

LA PRINCESSE *à Schomberg.*

Schomberg, n'écoutez pas cette vertu trop pure;
Cet excès d'héroisme outrage la nature.
Et pourquoi donc le ciel ne béniroit-il pas
Cet effort généreux que veut tenter leur bras?
Le juste au coup du sort n'est pas toujours en butt
Le tyran n'a qu'un pas du triomphe à la chûte;
Et peut-être le ciel a fait choix de nos mains
Pour délivrer la France et changer ses destins.
Ne perdez point de tems, Schomberg, daignez v
rendre
Près des braves amis, qui veulent nous défendre.

SCHOMBERG.

Je ne puis le quitter, madame, en ce moment;
Je vous l'ai déjà dit: c'est par l'ordre d'Armand,
Qu'à cette heure, en ce lieu, j'ai dû voir votre fr
Je dois jusques au bout remplir mon ministère;
Il faut que je demeure, et que j'attende ici,
Du tout puissant Armand le confident, l'ami,
De ses projets sur vous plus intime interprête,
Nous allons de sa part voir entrer La Valette.

LA PRINCESSE.

Quoi ! du fier Epernon, ce fils obéissant,
Intrépide soldat, servile courtisan ?
Mille bouches m'ont dit, et je les crois sincères,
Que son père, tout haut, gémit de nos misères ;
On a même ajouté, mais je n'ose y compter,
Que lui-même à Louis viendroit se présenter.
Se pourroit-il, qu'un roi, qui prend le nom de Juste,
Repoussât les douleurs de ce vieillard auguste ?
Mais j'aperçois son fils.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LA VALETTE.

LA VALETTE, *à part.*

O ciel ! sa sœur ici !
(*à Montmorenci*).
Il faut les séparer. Par les soins d'un ami
Votre ame généreuse à sa perte entraînée,
Vers des conseils plus sains est-elle ramenée ?
Nous donnez-vous, seigneur, l'espoir heureux et doux,
De sauver pour la France un héros tel que vous ?
D'Armand, qui vous aima, telle est l'unique envie.
Votre amitié passée envain fut obscurcie ;
Ce tems sera toujours présent à son esprit
Où de votre union l'état goûtoit le fruit.

Venez voir par vos yeux ce regret si sincère.
Daignez tous deux me suivre. Un lieu plus solitaire
Doit d'Armand et de vous dérober l'entretien.
Puisse-t-il renouer votre premier lien !
(*A la princesse.*)
Madame, si le ciel seconde notre envie,
Assurant sa grandeur aussi bien que sa vie,
A vos embrassemens bientôt nous le rendrons.

MONTMORENCI.

Il suffit, j'y consens, je le verrai, marchons.

LA PRINCESSE *à La Valette, en l'arrêtant.*

Sans doute qu'aujourd'hui, noble appui de mon frère,
La Valette n'a point oublié que son père
Eut besoin comme nous d'un pardon généreux.
Doit-on être en effet pour nous plus rigoureux ?
Quelle est pour le sauver la route qu'on lui trace ?

LA VALETTE.

C'est le secret d'Armand ; peut-être cette grace
Dépendra des aveux....

LA PRINCESSE.

Quel magnanime effort !
J'entends ; on nous présente ou la honte ou la mort !

Ainsi par les tyrans la gloire est poursuivie;
Leur superbe dédain laisse en paix l'infamie.
On épargne Gaston et ses vils confidens.

MONTMORENCI.

Ah ! retenez, ma sœur, ces vains emportemens
Respectez le malheur, et le sang de vos maîtres.
Quoique mêlé souvent à nous, à nos ancêtres,
Songez combien ce sang met d'espace entre nous
Et ce prince, l'objet d'un aveugle courroux.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, *seule.*

Ah! je sais trop comment et l'Europe et la France
De mon frère à Gaston mesurent la distance;
Par le mépris public désormais repoussé,
Sous le poids de son rang Gaston est écrasé.
Mon frère est un héros ; Gaston, tu n'es qu'un prince.
Mon frère qui pour toi fit armer sa province,
Dont le nom et le bras furent ton seul appui,
Ne peut mourir sans toi, ni toi vivre sans lui.
Oui, si ta voix, Louis, prononce avec justice,
Ou que mon frère vive, ou que le tien périsse;
Ah ! qu'il vive, mon cœur n'a point de vœux cruels,
Et qu'on rende un héros à mes bras fraternels!

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNE D'AUTRICHE, LA PRINCESSE DE CONDÉ.

ANNE.

Je vous cherche, princesse, et mon inquiétude
De ce nouveau séjour remplit la solitude.
Tout se tait sur l'objet de mon trouble mortel :
Comment dois-je expliquer ce silence cruel ?
Gardez-vous quelqu'espoir ? Tout le mien m'abandonne.

LA PRINCESSE.

Ah ! reine ! il n'est pas tems que votre ame s'étonne ;
La mienne se défend encor de recevoir
Les sinistres conseils qu'on prend du désespoir.

ANNE.

J'ai cru le mien au comble, et tout l'augmente encore.
La nuit semble l'aigrir; il redouble à l'aurore :
Si le sommeil se glisse un moment dans mes sens,
Je ne vois que bourreaux, que spectres menaçans ;

Je les revois le jour, et ce funeste augure
Semble être confirmé par toute la nature.
On vous a raconté quels présages affreux
Pendant toute la nuit ont effrayé nos yeux:
Ce choc des élémens, ces fureurs de l'orage,
La plaine submergée et ce vaste ravage,
Ces chemins disparus et changés en torrens; (11)
Nous nous sommes crus tous à nos derniers momens.
Dans cette sombre horreur, sous un ciel sans étoiles,
Quelques sillons de feu qui déchiroient ses voiles,
Ne servoient qu'à montrer parmi les chars brisés,
Des morts et des mourans dans la fange pressés.
Ces foudres, ces éclairs, cette voix des tempêtes,
Du céleste courroux éclatans interprêtes,
Sont les signes certains, sont les avant-coureurs
Des grands événemens, des publiques douleurs.
Mille fois on m'a dit, qu'ainsi le ciel lui-même
Avertit tout mortel qui porte un diadême,
Quand un funeste coup menace ses destins.
Et quel coup plus affreux que celui que je crains!

LA PRINCESSE.

Ah! madame, écartez ces terreurs fantastiques
Du triste orgueil des rois ces rêves chimériques.
Le ciel n'est point injuste et sourd à nos douleurs;
Il n'est point altéré de son sang, de nos pleurs

ANNE.

Ah! c'est mon intérêt qui lui sera funeste.
Oui, j'ai reçu le jour, ce jour que je déteste,

Sous le fatal aspect d'un astre rigoureux.
Mes yeux n'ont jamais vu luire un soleil heureux.
A l'hymen de Louis, à seize ans, condamnée,
Tendre et foible victime à l'autel amenée,
Etrangère à l'époux, au maître que je sers,
La main que je livrai ne reçut que des fers.
Près de ce front glacé, pour comble de misère,
Mes yeux virent briller les traits de votre frère;
Et le ciel, ô douleur! ensemble me fit voir
Mon bonheur d'un côté, de l'autre mon devoir.
D'une langueur muette, en secret consumée,
J'étois dans ce devoir avec soin renfermée,
Quand votre frère, hélas! par sa flamme déçu,
Trop coupable, en effet... Je ne l'ai plus revu,
Que le jour où, vainqueur aux mers de la Rochelle,
Devant sa femme et vous, son courage fidèle,
M'apportant un hommage, en tremblant adressé,
Par un bien foible don se crut récompensé.
Avant l'aveu fatal de sa flamme insensée,
Nul remords près de lui ne troubloit ma pensée.
Si les cam[illegible]s admiroient ses vertus, ses travaux,
La cour chérissoit l'homme autant que le héros:
Son front toujours serein, son air toujours aimable, (13)
Et de son entretien le charme inépuisable,
Sa grâce, sa douceur, ses soins affectueux,
Et de ses sentimens l'essor respectueux,
Changeoient en doux instans mes heures les plus sombres
Et de l'ennui du trône éclaircissoient les ombres.

LA PRINCESSE.

Quand vous avez commis ces secrets à ma foi ;
Vous m'avez vu pleurer et sur vous et sur moi ;
Vous avez fait saigner ma blessure r'ouverte.
Un cruel souvenir me retraçoit ma perte ;
Je retrouvois en vous tout ce que j'ai senti ;
Tout ce que j'ai souffert pour l'immortel Henri. (12)
Depuis le jour affreux où le ciel en colère,
A la France ravit son héros et son père,
Rien dans le monde entier ne peut flatter un cœur
Qui d'aimer ce grand homme a goûté la douceur.
Hélas ! dans le tombeau souvent prête à le suivre,
Le sang et l'amitié m'ordonnèrent de vivre.
J'admire vos vertus, et je plains vos malheurs ;
Mais il ne s'agit plus de répandre des pleurs.
Il faut sauver mon frère.

ANNE.

Et c'est moi qui le tue !
De l'implacable Armand sa flamme est trop connue.
Et vous-même, d'Armand vous ne connoissez pas
L'audace sacrilège et tous les attentats.

LA PRINCESSE.

Qu'a donc osé le traître ?

ANNE.

Au motif qui le presse,

Peut-on donner le nom d'amour et de tendresse ?
Ce seroit profaner un nom doux et sacré.
De vengeance, de sang, de pouvoir altéré,
Armand prétend régner sur mon ame alarmée ;
Comme il règne, en effet, sur la France opprimée ;
Comme à mon foible époux il impose des lois.
Ce prêtre audacieux foule à ses pieds les rois.
Il put sur Médicis épuiser sa vengeance ;
Mais affoiblir l'horreur que me fait sa présence,
Ne dépendra jamais de son pouvoir fatal ;
Enfin, dans votre frère il poursuit un rival.
Foible, et par les soucis usé plus que par l'âge,
L'ardente ambition le soutient, l'encourage,
Lui fait sur nos neveux espérer de régner,
Il croit forcer le ciel, peut-être, à l'épargner ;
Il inspire à son roi tout le fiel qui l'anime :
Mon silence, mes pleurs, à leurs yeux tout est crime
Mes moindres actions ont des desseins secrets ;
J'immole aux Espagnols vos plus chers intérêts :
Mes vœux ont de Louis favorisé le frère ;
Je suis d'intelligence encore avec sa mère ;
Etrangère aux Français, livrée à mes parens ;
Appui des factieux, espoir des mécontens,
Si mon cœur s'intéresse au sort du misérable ;
Cet intérêt ne part que d'un motif coupable ;
Enfin, tout ce qu'on peut assembler de dégoûts,
De soupçons, de chagrins, je les épuise tous. (14)
Vous, qui portez envie au destin d'une reine,
Vous ne connoissez pas tout le poids de ma chaîne?

Mais voici la duchesse ; heureuse en ses malheurs,
La vertu, le devoir font seuls couler ses pleurs.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Je viens de voir le roi ; son auguste présence
A de mon désespoir calmé la violence.
Madame, à mes douleurs son cœur daignoit s'ouvrir ;
Sur mon époux, sur moi je l'ai vu s'attendrir.

ANNE.

Toujours loin de la cour votre ignorance heureuse,
Duchesse, connoît peu cette cour dangereuse.

LA DUCHESSE.

Je fais par mon devoir tout ce qui m'est dicté ;
Mais si j'ose parler avec sincérité,
J'espère peu des rois, et celui qui les juge (15)
Est mon unique espoir, mon unique refuge :
Lui seul il peut presser ou retenir les coups
Qui dans ce jour fatal sont suspendus sur nous.
Cependant, ô douleur, il falloit voir ce prêtre
Qui règne en souverain sur l'esprit de son maître ;
Qui, des grandeurs épris, déserta les autels

Pour venir tourmenter les malheureux mortels.
Mon ame à ses hauteurs n'est point accoutumée,
Et je ne connoissois que par la renommée
Ce tyran dont je viens de mendier l'appui.
J'ai dévoré l'horreur de m'adresser à lui.
Que ne peut le danger d'un époux qu'on adore !
Tremblante, je l'aborde; et quand ma voix l'implore,
Son art lâche et cruel, plus noir que ses fureurs,
A mon époux encor semble envier mes pleurs.
Eh! grand Dieu ! que m'importe ?.... Ou constant ou volage,
Ses jours sont en péril, que faut-il davantage ?
Quoi ! dans l'instant affreux qui va trancher leur cours,
J'irois prêter l'oreille à de lâches discours ?....

ANNE.

Grand Dieu ! que disoit-il ?... n'eut-il pas connoissance,
Ou voudroit-il user, aveugle en sa vengeance,
Du don qu'à votre époux vous me vîtes offrir,
De mes foibles attraits innocent souvenir,
Quand son bras.....

LA PRINCESSE.

Le barbare ! il ne suit que sa haine.

LA DUCHESSE.

Pour moi, dans mon horreur, je l'écoutois à peine;
(*Elle montre l'ordre.*)
Je brûlois d'emporter cet ordre précieux

Qui me permet de voir mon époux en ces lieux.
Avant que le monarque à ce héros qu'il aime,
Près de l'instant fatal vienne parler lui-même,
Je le dois engager, d'Armand telle est la loi,
A céder, à se rendre, à tout dire à son roi.
Ah ! je le presserai. Mais d'accepter l'élite
Que nous offre Schomberg pour protéger sa fuite ;
Rien ne motive plus ses refus délicats ;
Par de secrets détours on guidera ses pas.

ANNE.

Oui, duchesse, fuyez ; craignez l'arrêt sinistre
Qu'à des juges tremblans dictera le ministre.
Fuyez : à votre époux vos vertus, votre amour
Tiendront lieu de fortune, et de rang et de cour.
Qu'on épargne aux puissans et d'erreurs et de crimes,
Lorsqu'à leurs premiers coups on soustrait leurs victimes !
Vos plus grands ennemis, de repentir frappés,
Vous béniront un jour de les avoir trompés.
Puisse, loin de ces lieux, guidant vos pas fidèles,
Dieu cacher votre fuite à l'ombre de ses ailes !

LA PRINCESSE.

Ah ! que nous veut Schomberg, qui s'avance vers nous ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SCHOMBERG.

ANNE.

Eh bien ! qu'a dit Armand ?

LA DUCHESSE.

Qu'a fait mon noble époux ?

ANNE.

Son ame magnanime....

SCHOMBERG.

Elle n'est point changée.
J'ai vu malgré les fers dont le sort l'a chargée,
La vertu malheureuse imprimer le respect,
Et le crime puissant pâlir à son aspect.
Malgré tout son génie et malgré son audace,
A votre frère, Armand sembloit demander grace;
Et ce noble captif, plus grand que son malheur,
Sembloit d'un front serein juger son oppresseur.
Sa vertu, jusqu'au bout du succès couronnée,
Retenoit les élans de son ame indignée :
« Je ne sais rien, sinon que je suis criminel,
Répondoit le héros à son juge cruel

» J'ai mérité la mort, et je vous la demande;
» C'est la seule faveur qu'en ce moment j'attende.
» Le tribunal est juste, il la doit ordonner,
» Et je n'ai pas l'orgueil de vouloir pardonner. »
De ces nobles accens mon ame pénétrée,
D'horreur et de pitié se sentoit déchirée;
La Valette, muet et le regard baissé,
Étouffoit ses sanglots dans son sein oppressé;
Il pensoit qu'emporté par un aveugle zèle
Son vieux père au devoir fut jadis infidèle;

(*A la princesse de Condé.*)

Ce souvenir par vous rappelé dans son cœur
Le rangeoit aisément du parti du malheur.
Armand nous regardoit avec un œil sévère:
Enfin désespérant de vaincre votre frère,
Dissimulant sa rage et son dépit secret,
Il affecte l'accent d'un profond intérêt.
« Avec douleur, dit-il, je vois mon impuissance
» A conserver des jours précieux à la France;
» Plein du même désir, peut-être votre roi
» Aura sur votre esprit plus d'empire que moi.
» Avec ce roi, toujours pour vous si favorable,
» Soyez moins inflexible et moins inexorable.

LA PRINCESSE.

Et quel espoir fonder sur un roi prévenu,
En tutelle toujours par Armand retenu ?

En signant notre arrêt, il versera des larmes;
Mais il le signera.

SCHOMBERG.

Je conçois vos alarmes.
Et pour les prévenir j'ai su tout disposer.
Vos amis avertis sont prêts à tout oser.
Un des chefs avec art dispersant deux cohortes,
S'est déjà vers l'Espagne assuré de deux portes;
Un autre, avec les siens, près du palais d'Armand,
Se cache et se tient prêt au premier mouvement.
Pour surprendre la garde à ses fureurs vouée,
Et du peuple et du roi l'entreprise avouée
(*Il voit venir Richelieu.*)
Si le succès.... Armand porte vers nous ses pas.
Adieu, vous savez tout.

LA PRINCESSE.

Je ne vous quitte pas.
(*Elle sort avec lui.*)

SCÈNE IV.

ANNE, LA DUCHESSE, RICHELIEU.

RICHELIEU, *à part, dans l'éloignement.*

Que vois-je! c'est Schomberg que la princesse entraîne.
Mon aspect interdit la duchesse et la reine.

LA DUCHESSE (*à part*).

Schomberg, ô noble ami!

ANNE, *à Richelieu.*

Passiez-vous chez le roi?

RICHELIEU, *à la reine.*

Oui, madame.

LA DUCHESSE, *à Richelieu.*

Un moment, seigneur, écoutez-moi.
Vous avez vu, dit-on mon époux magnanime;
Il se tait sur la main qui le poussoit au crime.

RICHELIEU.

Oui.

LA DUCHESSE.

J'atteste ce dieu qui nous entend ici,
Et devant qui jamais ma bouche n'a menti,
Que c'est moi, dont l'ardeur, dont la persévérance,
Pour la rébellion vainquit sa répugnance;
C'est moi qui, tous les jours, par de touchans récits,
Lui peignois la misère où languit Médicis,
Qui lui montrois Gaston, dans l'Europe indignée,

Traînant d'un vil proscrit l'errante destinée;
Les peuples opprimés, et les grands abattus,
La France en vain cherchant ses antiques vertus;
Le trône de Louis, environné d'alarmes,
Ses proches outragés, abreuvés de leurs larmes,
Les plus braves guerriers, les sujets les plus grands
Pour un instant d'erreur, sur l'échafaud mourans,
Les tribunaux livrés à de vils satellites,
Par la haine en pouvoir leurs sentences prescrites:
Pour exciter son bras à venger tant de maux,
Peut-être je chargeois ces lugubres tableaux;
Mais c'est moi seule enfin qui l'ai rendu rébelle;
C'est moi seule aujourd'hui qui suis la criminelle;
C'est moi qu'il faut frapper.

RICHELIEU.

Je vois avec respect
Ce noble mouvement qui ne m'est point suspect;
A votre ame élevée, exempte d'artifice,
Plus que je ne l'obtiens, je sais rendre justice.
Le duc est en péril, votre cœur éperdu,
Se feignant criminel, montre mieux sa vertu.
(*En regardant la reine.*)
On récompensoit mal une flamme si pure,
Madame.

LA DUCHESSE.

Encor, seigneur, n'ajoutez point l'injure
A son malheur, au mien.

ANNE, *à part.*

Que veut-il dire ? O ciel !
(*A Richelieu.*)
Armand, écoutez-moi ; dans cet instant cruel,
Des rapports mensongers vous aigrissent peut-être.
(*A la duchesse.*)
Daignez nous laisser seuls. Je vous ferai connoître
Si vous devez attendre ou la vie, ou la mort.

LA DUCHESSE *à la Reine.*

Je le quitte avec joie, et vous remets mon sort.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ANNE, RICHELIEU.

ANNE.

Jusques à quand enfin votre haine obstinée,
A la fille des rois par vous infortunée,
Fera-t-elle envier, dans ses chagrins cruels,
Le rang et le destin des plus obscurs mortels ?

RICHELIEU.

Madame.

ANNE.

Vous pensez que ce coup détestable
Répandra sur ma vie un deuil inconsolable;
Vous ne vous trompez pas : votre barbare main,
Pour me percer le cœur a bien su le chemin;
Triomphez, jouissez de ma douleur profonde,
Des foiblesses des rois et des malheurs du monde.

RICHELIEU.

Je connois de quel trait dès long-tems est blessé
Un cœur....

ANNE.

Vous m'outragez dès long-tems, je le sais :
Je vois votre pensée, et j'ai lu dans votre ame,
Les soupçons flétrissans d'une coupable flâme.
A me justifier je ne descendrai pas.
Je veux, et j'en fais gloire, arracher au trépas
Un héros dont la vie à son pays est chère.
Vous sujet, vous Français, et moi reine, étrangère,
Que nous consultons peu nos mutuels destins!
Avare de ce sang que prodiguent vos mains,
Chaque goutte à mes yeux en fut toujours sacrée.
Si quelqu'autorité doit m'être un jour livrée,
De tout ce que j'ai vu l'inexprimable horreur,
De mon règne aux Français garantit la douceur :
Cependant croyez tout, outragez votre Reine;
Mais sauvez un héros, vous le pouvez sans peine.

RICHELIEU.

D'un sujet, à ce point, si les jours vous sont chers,
Déjà vous avez pu faire tomber ses fers.
Mais avant de blâmer des rigueurs nécessaires,
Madame, vivons-nous dans des tems ordinaires ?
Voyez de toutes parts cet orage formé,
Et ce grand mouvement à l'Europe imprimé.
D'un Luther, d'un Calvin, l'école fanatique,
Instrument du génie et de la politique,
Sous de vains argumens cache les vrais ressorts
Qui des peuples émus dirigent les efforts.
Par-tout la conscience incertaine, troublée ;
De sophismes hardis la vérité voilée ;
Des principes, des droits cette confusion ;
Tout aux mortels hardis offre l'occasion
De briser du devoir les chaînes importunes ;
Aussi haut que leurs cœurs d'élever leurs fortunes,
De tout oser... Déjà trop d'exemples fameux
Semblent autoriser cette audace et ces vœux.
Albert de Brandebourg, non moins heureux qu'injuste,
Des nœuds les plus sacrés rompant l'étreinte auguste,
Jette les fondemens d'un empire nouveau.
Le trouble universel protège son berceau ;
Peut-être un jour accru des plus riches provinces,
Au rang des plus grands rois il comptera ses princes.
A l'ombre des autels les trésors amassés,
Au gré des passions promis et dispersés,
Furent pour sa grandeur des semences utiles.

C'est encore aujourd'hui par ces puissans mobiles ;
Que Gustave en Europe aggrandit ses destins ,
Et que Nassau s'élève au rang des souverains :
Voyez de notre sang cette ligue enivrée ,
La France aux factions pendant trente ans livrée ,
Les Guise, les Condé, ces rivaux furieux ,
Si grands par les malheurs de nos tristes ayeux ;
Victime , tour-à-tour, de Genève et de Rome ,
La patrie aujourd'hui doit sur-tout craindre un homme
Qui souple et populaire en ses profonds desseins ,
Raniméroit le feu des partis mal éteints ;
Des troubles d'un état l'éternelle semence ,
S'étouffe sous la crainte et croît par la clémence.

ANNE.

Non , sur ces noirs tableaux que vous avez tracés ,
Les regards d'un héros ne se sont point fixés.
Montmorenci, loyal jusques à l'imprudence ,
N'a point mis dans le trouble une affreuse espérance.
Il est d'autres esprits , Armand , et d'autres cœurs
Dont il ne faudroit pas sonder les profondeurs.
Les yeux épouvantés sans peine y pourroient lire
D'une autre ambition le criminel délire.
Cœurs ingrats, dont l'orgueil vainement coloré
Couvre mal ses fureurs sous un voile sacré.
Oui, je m'explique assez. Vos desseins que j'abhorre,
Aux yeux du seul Louis se dérobent encore ;
Et malgré tout votre art , les cœurs désespérés
S'attendent aux horreurs que vous nous préparez.

Toi

Toi qui sondes, grand Dieu, l'abîme des pensées,
Confonds de ses projets les trames insensées ;
Punis cet hypocrite et cet ambitieux :
Prends pitié de Louis et dessille ses yeux.

RICHELIEU.

Louis.... Veille le ciel sur ce Prince que j'aime !
Si Louis est trahi, ce n'est que par vous-même,
Par Médicis, Gaston, tout ce qui lui fut cher.

ANNE.

Tyran, ils ont voulu briser ton joug de fer,
Rendre un malheureux prince à sa honte sensible;
Et ce n'est pas peut-être un effort impossible.
Il est un terme à tout. Prête à te couronner,
La fortune un instant te peut abandonner.
Adieu ; tremble.

SCÈNE VI.

RICHELIEU, *seul.*

C'est toi, foible et fière ennemie,
Qui dois trembler. Je suis le maître de sa vie.
Du sénat à mon gré je dicterai l'arrêt....
Mais le peuple saura qu'on le rend à regret !...
Ses juges sont troublés; sa puissance passée,
Sa gloire, ses vertus, assiégent leur pensée.

De ce vieux Épernon l'héroïque douleur
De ses amis tremblans peut ranimer l'ardeur.
Le fol emportement de quelques fanatiques
Suffit pour réveiller nos troubles domestiques.
Mes dangers ne sont point encore évanouis....
Mais quoi! je suis Armand, et je connois Louis.

SCÈNE VII.

RICHELIEU, LA VALETTE.

LA VALETTE.

Deux citoyens obscurs, mais que je crois sincères,
Ont obtenu, seigneur, à force de prières,
D'être introduits chez vous, où je les ai reçus.
Mais j'ai fait auprès d'eux des efforts superflus,
Pour savoir quels secrets ils viennent vous apprendre:
Ils disent qu'à vous seul ils les feront entendre.
Cependant j'ai compris, que d'un grand attentat,
Qu'on trame en cet instant contre vous et l'état,
Et dont leur zèle adroit a su se faire instruire,
Ils vous portent l'avis.

RICHELIEU.

Oui, sans doute, on conspire.
Je n'avois pas besoin, pour en être certain,
Des clartés que m'apporte un avis clandestin.
J'ai vu les conjurés, leur front, leur contenance,

Dans leur feint désespoir j'ai lu leur espérance.
Je sais d'où l'on attend de coupables secours ;
Mon sort est de combattre et de vaincre toujours ;
Mais c'est peu que de vaincre, il faut savoir encore
Mériter les succès, dont le sort nous honore ;
Et quand sur un rival on vient de l'emporter,
Faire trembler tous ceux qui pourroient l'imiter ;
Déraciner l'espoir ; croyez-moi La Valette ;
Quelque fruit que d'abord la clémence promette,
La crainte est le vrai nœud qui retient les humains ;
Elle seule affermit les orageux destins
Des mortels appelés à gouverner le monde ;
Et des plus noirs complots perçant la nuit profonde,
Nous fait rester debout. Je passe chez le roi,
J'y serai peu d'instans : vous, retournez chez moi.
Dites aux deux françois, dont les avis fidèles,
Viennent nous apporter des lumières nouvelles,
Que je vous suis de près, et que seul, contre tous,
Je fais tête à l'orage et brave son courroux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

MONTMORENCI, SCHOMBERG.

MONTMORENCI.

Qu'espère-t-il ? Pour moi sa vue est un supplice.

SCHOMBERG.

Vous nous devez, cher duc, encor ce sacrifice ;
Vous le devez à moi, moi, qui pour vous sauver,
Romps jusques aux sermens....

MONTMORENCI.

Il les faut observer.

SCHOMBERG.

A la reine, ce nom....

MONTMORENCI.

Est sacré pour mon ame ;
Mais quoi.....

SCHOMBERG.

Considérez votre sœur, votre femme,
Et votre roi qu'on trompe, et l'état dont le sort
Dépend peut-être ici d'un instant, d'un effort.
Je ne m'explique point, le tems presse et mon zèle
Ne me permet qu'un mot ; on peut rester fidèle
A tout ce que l'on doit à sa patrie, à soi ;
Dissimulez, seigneur.

MONTMORENCI.

Insupportable loi.

SCHOMBERG.

La France vous l'impose.

SCÈNE II.

MONTMORENCI, RICHELIEU.

En entrant il fait un signe au chef de ses gardes, qui suit Schomberg et sort avec lui. Pendant ce jeu de théâtre, Montmorenci reste pensif.

RICHELIEU.

Oui, mon zèle sincère
Brave de vos dédains la hauteur téméraire.
Si je ne consultois que l'orgueil du pouvoir,

Je n'aurois pas songé sans doute à vous revoir;
Mais j'écoute avant tout l'intérêt de la France,
Le vôtre, et ne sais point mettre dans la balance,
Avec des intérêts si puissans et si chers,
Des refus essuyés et des dédains soufferts.
Que du moins à vos yeux ce sentiment m'honore.
Évitez un arrêt, il en est tems encore.
De vos préventions l'égarement fatal
Ne verra-t-il en moi qu'un odieux rival ?
Voyez, voyez plutôt, dans l'ardeur qui me guide,
D'un roi foible, incertain, le ministre intrépide,
L'ami de son pays, brûlant de le servir.
Imitez-moi, seigneur, au lieu de me haïr.
Ah ! si de nos deux cœurs la vieille intelligence
Pouvoit renaître ici, quel bonheur pour la France!
La France rend justice à mes travaux heureux.
Ses rois sont, par mes soins, libres d'un joug honteux :
J'étouffe le flambeau des guerres intestines;
Du pouvoir féodal j'ai coupé les racines;
De cet antique tronc les rameaux desséchés
Se brisent tous les jours par mes mains détachés ;
Ces mains font triompher l'autorité d'un maître,
Parmi tant de rivaux qui s'efforçoient de l'être,
Qui, divisés entr'eux, contre le trône unis,
A l'envi déchiroient leur malheureux pays.
Ce pouvoir absolu, cet heureux avantage,
De Vienne et de Madrid a redoublé la rage.
Leurs complices encor sont au milieu de nous;
Dévoilez leurs complots, vous les connoissez tous.

Parlez, vivez. Servons la patrie; et d'avance
Montmorenci pourra choisir sa récompense.
Les titres les plus beaux, qui paroient ses aïeux,
Vont se renouveler pour lui, pour ses neveux.
Louis a dans sa main, aux combats occupée,
Du connétable encor voulu garder l'épée.
Mais que, si vous daignez seconder nos desseins,
Ce prince avec plaisir la mettra dans vos mains!
Noble et malheureux chef d'une famille auguste,
Ce farouche refus, ce désespoir injuste,
Trahit de votre sang les intérêts sacrés.
Que diront vos neveux, si vous leur préférez
Un intérêt frivole autant qu'il est extrême,
Que votre cœur blessé se déguise à lui-même?

MONTMORENCI.

Vous vous trompez, Armand; devant tous les Français,
Devant tout l'univers, ici j'expliquerois
Et tout ce que je sens et tout ce que je pense;
Mon respect pour mon roi, mon amour pour la France,
Mon regret des malheurs, et du sang qu'a coûté
Un projet mal conçu, plus mal exécuté;
Ma pitié pour Gaston, plus foible que coupable,
Qu'excité par vous seul un frère injuste accable;
Celle dont Médicis, dans ses longues douleurs,
A pénétré mon ame et rempli tous les cœurs;
Mon indignation que l'Europe partage,
En voyant une reine, objet de son hommage,
En butte chaque jour à des affronts nouveaux;

Ma juste haine enfin pour l'auteur de ces maux.
Qui, moi, Montmorenci, des grandeurs féodales
Disperser avec vous les ruines fatales,
Et par un vil appât au parjure entraîné
Démentir en ce point le sang dont je suis né!
Ceux qui me l'ont transmis, dans la Gaule affranchie,
Portèrent l'Évangile avec la monarchie.
Quand l'aigle des Romains qui déchiroit vos flancs,
Acheva d'expirer sous la hache des Francs,
J'ai combattu pour eux, pour leurs lois que j'adore :
Oui, si mes fers tomboient, je combattrois encore.
Je défends leurs tombeaux, leurs sages, leurs guerriers,
Leurs maximes, leurs droits, et dix siècles entiers.
Mais que parlé-je ici de lois et de patrie?
Près de l'autorité que Louis vous confie,
Que sont les lois ? cessez d'éblouir nos esprits
De tous ces grands travaux par vous seul entrepris.
(*Vivement.*)
Armand, avec les bons veux-tu faire alliance ?
Laisse-là mes honneurs, rends le calme à la France,
Le repos à la cour, la liberté, la paix
A l'épouse du roi, captive en son palais.
Honore ses vertus ; cesse d'éloigner d'elle
Son époux ombrageux, tremblant sous ta tutelle ;
D'un scandaleux exil rappelle Médicis ;
Rends un frère à Gaston ; je te sers à ce prix.

RICHELIEU.

Gaston qui vous trahit, Gaston qui vous délaisse.

MONTMORENCI.

Je sais son innocence, et je plains sa foiblesse; (16)
Respecte son malheur.

RICHELIEU.

Il se l'est attiré.

MONTMORENCI.

Respecte au moins son nom.

RICHELIEU.

Il l'a déshonoré.

MONTMORENCI.

Es-tu son juge ?

RICHELIEU.

Non ; mais les lois devroient l'être.
Elles devroient par-tout pouvoir atteindre un traître.

MONTMORENCI.

Cesse de profaner le nom sacré des lois.
Va, malgré ce pouvoir dont tout ressent le poids,
Je préfère mon sort, dont Louis t'a fait maître,
Au destin que le ciel te réserve peut-être:
Oui, regarde en arrière et songe à Concini; (17)

Il régnoit avant toi, comment a t-il fini ?
Vois ses membres affreux, qu'on déchire et qu'on traine.
Va, j'aime mieux cent fois, victime de ta haîne,
Mourir sur l'échafaud par les françois pleuré,
Qu'expirer dans leurs mains coupable et déchiré.

RICHELIEU.

Pense-t-on m'effrayer par tous ces vains présages ?
Je n'ai point cru voguer sur des mers sans naùfrages.
Dans le poste où je veille, il faut porter un cœur,
Plus grand que le danger et surtout que la peur.
Vous connoissez la loi, mon pouvoir, votre crime;
Vivez ma créature, ou mourez ma victime.
Faites un choix.

MONTMORENCI.

Mourir.

SCENE III.

MONTMORENCI, LA DUCHESSE.

MONTMORENCI.

(*Voyant la Duchesse.*) (*A part.*)
Ah ! Felice ! ô mon Dieu !
Tu pouvois m'épargner cet accablant adieu.
(*A la duchesse.*)
Falloit-il me chercher, et qu'un cœur si sensible,

Affrontât les horreurs de ce moment terrible ?
Venez-vous m'attendrir ou me désespérer ?

LA DUCHESSE, *après avoir remis l'ordre à l'officier des gardes, qui se retire et les laisse seuls.*

Des fers et de la mort je viens vous délivrer.

LE DUC.

Non, non ; n'y songez pas et gardez qu'on le tente.
De rompre ses liens, mon ame impatiente,
Aspire à l'échafaud comme on tend vers le port.
Vous, pleurez sur ma vie et non pas sur ma mort.

LA DUCHESSE.

J'entends ; ce désespoir que ma présence augmente
Repousse les douleurs d'une épouse imprudente,
Dont la voix exerçant un funeste pouvoir,
A ses cris importuns fit céder le devoir.

LE DUC.

Quoi, madame, c'est vous qui me pressez de vivre ?

LA DUCHESSE.

Oui, moi, dont la douleur au tombeau va vous suivre,
Si vous vous refusez, cruel, à mes efforts.

LE DUC.

Vous parlez de regrets ? vous avez des remords ?

Digne épouse, c'est moi, moi seul qui suis coupable.
(*A part.*)
Mon cœur est déchiré.

LA DUCHESSE.

Quel trouble vous accable!

LE DUC.

A votre sort uni, si sous ce joug sacré
Je marchai, près de vous, d'un pas mal assuré;
A votre chaste amour si je coûtai des larmes;
Si ce cœur, tendre et pur, connut quelques alarmes;
Si je n'adorai pas autant que je le dus,
Cette rare union de grâces, de vertus;
Dans cette heure terrible, autant que solennelle,
Quand la sentence est prête et que la mort m'appelle,
Pour prix de mes douleurs et de mon repentir, (18)
Daignez me pardonner, et laissez-moi mourir.
(*Il se jette à genoux.*)

LA DUCHESSE.

Que faites-vous, grand Dieu! quel transport vous égare?
Et quelle autre que moi fut coupable et barbare?
De vos prospérités quand j'ai rompu le cours,
Qui plus que vous eût fait le bonheur de mes jours?
Des vôtres exposés par mon conseil funeste,
Le ciel permet, il veut que je sauve le reste;
Ne lui résistez pas: les chemins sont ouverts;

Je vous suivrai partout : les rochers, les déserts,
N'auront point d'antre affreux, de plage abandonnée,
Où je puisse avec vous me croire infortunée.
Mais que dis-je! combien de souverains, d'états,
Appellent votre fuite et nous tendent les bras ?
Malheureuse, c'est moi, qui vous traîne au supplice.
Si je n'empêche pas ce fatal sacrifice,
Ce jour empoisonnant et ma vie et ma mort,
Enfonce dans mon sein le poignard du remords.

LE DUC.

Le tems adoucira cette douleur profonde.
De toutes les vertus donnez l'exemple au monde;
Vivez pour repousser les traits empoisonnés
De mes persécuteurs sur ma cendre acharnés.

LA DUCHESSE.

Et comment te survivre et supporter la vie ?
Par ton spectre sanglant sans cesse poursuivie,
Retournerai-je aux lieux où j'ai reçu le jour,
Sous ces paisibles toîts où naquit mon amour ?
Traînerai-je à Paris, au milieu de ses fêtes,
Mon sombre désespoir et mes douleurs muettes ?
Porterai-je ma plainte et mes cris superflus
Dans ce Louvre désert où tu ne seras plus ?
Tout ce qui frappera mon oreille et ma vue,
Reprochera ta mort à mon ame éperdue ;
Et la clarté du jour dont je t'aurai privé
N'est plus qu'un long supplice à mes sens réservé.

LE DUC.

C'est lui qui vous inspire.

LA DUCHESSE.

Des mains de votre sœur, non loin de ce palais,
Vos fers seront brisés. Ses amis sont tous prêts;
Adieu, vivez pour moi.

LE DUC.

Pour vous seule, madame.

SCÈNE IV.

LE DUC, *seul.*

Sa présence a porté le calme dans mon ame;
Sa voix a ranimé mon esprit abattu.
Tel est donc ton empire, ô céleste vertu!
Trouble des passions, trop fatale influence,
Laissez luire en mon cœur le jour de l'innocence;
Après tant de combats, laissez-moi respirer.
Ainsi, de ces climats, prêt à me séparer,
Dans un monde nouveau je cherche un nouvel être;
O fortune! ô destin! quel mortel peut connoître,
A quoi l'a réservé l'ordre éternel des cieux.
Quelque fois en secret, rappelé vers ces lieux,
Mon cœur pourra gémir, ô ma patrie! ô France!

Tombeau

Tombeau de mes ayeux, berceau de mon enfance ;
Puissances qui gardez mes antiques foyers,
Sous la hache, courber un front ceint de lauriers,
A la fleur de mes ans, c'est un dur sacrifice ;
Mais vivre loin de vous est-ce un moindre supplice?

SCÈNE V.

MONTMORENCI, ANNE, GUITAUT.

MONTMORENCI, *apercevant la reine.*

Que vois-je ? où suis-je? ô ciel !

ANNE, *à Guitaut.*

Cher Guitant ayez soin
Que nous puissions rester un moment sans témoin.
(*A part.*)
O dieu, qui vois mon cœur, qui sais mon innocence,
Fais briller ta sagesse, au sein de l'imprudence.

LE DUC.

(*A part.*)
Ah! madame. O mon dieu ! ce sont tes derniers coups;
Ah ! ne craignez-vous pas ? ....

ANNE.

Oui je tremble pour vous.

Je vois dans ce palais un mouvement sinistre;
Et par des avis sûrs j'apprends que le ministre
N'est de tous nos projets, que trop bien averti;
Mais tout espoir encor n'est pas anéanti.

LE DUC.

Ils ont soif de mon sang.

ANNE.

Si le ciel me seconde,
J'épargnerai ce sang cher à la France, au monde;
Je sauverai vos jours : c'est vous seul que je crains.
Ecoutez-moi sans trouble, et pesez mes desseins.

LE DUC.

Vous me faites trembler. O femme! ô reine auguste!

ANNE.

Au nom de l'intérêt le plus pur, le plus juste,
Puis-je espérer qu'au moins dans ce fatal moment,
Vous voudrez m'obéir? en faites-vous serment?

LE DUC.

Jusqu'au dernier soupir, plein d'un respect fidèle,.....
Mais madame, comment vous témoigner mon zèle?
Comment?...

ANNE.

Je sais, de vous ce qu'on ose exiger,
A quels aveux, Armand prétend vous engager.

LE DUC.

Eh bien ?

ANNE.

Faites les tous.

LE DUC.

O ciel ! qu'osez-vous dire ?

ANNE.

Contentons et trompons leur criminel délire.
C'est en nous conformant à leurs vœux inhumains ;
Que vous pouvez encore échapper de leurs mains.
Dites tout : de Gaston que je fus la complice ;
Que je plains Médicis ; que je hais l'injustice ;
Qu'Armand est en horreur à mon cœur désolé ;
Que, si l'on m'avoit crue, il seroit immolé ;
Parlez, arrachez-vous à leur haine funeste,
Sauvez vos jours enfin, le ciel fera le reste.

LE DUC.

Les plus affreux tourmens me feroient moins frémir.
Ah ! demandez moi tout, hors de vous obéir.

ANNE.

Que craignez-vous ?

LE DUC.

Voyez, et la haine et l'envie,
Couvrir de leurs poisons votre vertu flétrie.

ANNE.

Que m'importent leur rage et leurs cris insensés ?
J'ai le ciel et mon cœur pour témoins.

LE DUC.

Est-ce assez ?
Puis-je songer moi-même à racheter ma vie,
Au prix de tant d'opprobre, et de tant d'infamie ?
Non, mais cet intérêt, si généreux, si grand,
Adoucit les horreurs du destin qui m'attend.
Je ne méritois pas cette faveur insigne ;
Le silence et la mort sauront m'en rendre digne.
Oui, vous m'affermissez.

ANNE.

Cruel ! brisez vos fers ;
Vivez, et laissez-moi détromper l'univers.
Vous tenez à ce nom de héros magnanime,
Et me causer la mort vous semble à peine un crime.
Oui, j'en mourrai. D'Armand la jalouse fureur,
Sur vous, pour ses desseins, punit ma juste horreur.
Oui, c'est moi qui vous perds, qui vous livre à sa rage.
Je porterai par-tout cette sanglante image.
Songez que la raison s'accorde avec mes vœux;
Que le péril est loin d'être égal pour tous deux.
Nos ennemis, du moins, respecteront ma vie;
J'aurai pour châtiment, l'exil et ma patrie.
Quel charme, ou quel devoir tient mon cœur enchaîné
A ce lien si triste, et si peu fortuné?
Ah ! j'abandonnerai ce sceptre, cet empire,
Et cette sombre cour, sans que mon cœur soupire.
Ce cœur, avec plaisir, se verra séparé
Des lugubres objets dont il est entouré.
J'irai, je passerai ces fatales montagnes,
Qui, de ces régions séparent nos Espagnes.
Plût au ciel, que toujours, pour mon bonheur, hélas
Derrière leurs remparts, j'eusse arrêté mes pas.
Mon cœur peut, à bon droit, se plaindre de la France
Je sauve son héros, et voilà ma vengeance.

GUITAUT.

Madame, le roi vient.

(*Il emmène la reine.*)

ANNE, *en s'en allant.*

Songez à m'obéir.

LE DUC.

Non, ne l'espérez pas.

ANNE.

Quoi! vous voulez mourir?
Quoi! je sors sans espoir?

LE DUC.

Oui.

ANNE.

Ciel!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

MONTMORENCI, *seul.*

O destinée!
A d'éternels tourmens mon ame est condamnée;
Je crois trouver la paix, elle fuit de mon cœur.
N'es-tu donc, ô vertu! qu'un fantôme imposteur?
Tu vois, quel prompt remord suit toujours ma foiblesse;
(*Le roi entre.*)
Dieu juste! prends pitié du trouble qui me presse:
Reçois-moi dans tes bras.

SCÈNE VII.

LOUIS, MONTMORENCI.

LOUIS.

Je vous ouvre les miens.

MONTMORENCI.

Ah! sire! ah! dieu!

LOUIS.

Rompez de coupables liens.

MONTMORENCI.

Où suis-je!

LOUIS.

Votre cœur n'est pas né pour le crime;
D'un fatal ascendant vous futes la victime;
Ah! revenez....

MONTMORENCI.

Oui, sire, un funeste poison
Corrompit mon bonheur, égara ma raison;
Un astre envenimé forma des nœuds impies,
Et déchaîna sur moi le crime et ses furies.

LOUIS.

Dans des tems plus heureux, fidèle à votre roi,
Du devoir, de l'honneur, suivant la seule loi,
Près de moi votre cœur put sans honte et sans crime,
S'enivrer d'une gloire et pure et légitime;
Le mien la partageoit. Tout dépend d'un remord.
Tout dépend d'un aveu. Vous méritez....

MONTMORENCI.

La mort.

LOUIS.

eut-être, il suffira qu'un repentir sincère,
ar votre bouche, ici, m'avertisse et m'éclaire.

MONTMORENCI.

on, c'est ma mort qu'il faut, et vous vous la devez.
uelques soient les tourmens qui me sont réservés,
s seront moins affreux, que l'horreur qui m'accable.
on, vous ne savez pas, combien je suis coupable.
h! si vous connoissiez, sire, tous mes forfaits,
me les pardonner, penseriez-vous jamais!
rappez, l'état réclame un exemple sévère :
u repos de vos jours ma mort est nécessaire;
a clémence est funeste à tous deux; gardez-vous,
e laisser désarmer un trop juste courroux.
rmand, qui de vos droits se pare avec audace,
bien osé tantôt me parler de ma grace;
vouloit m'arracher, je ne sais quels aveux :
rmand sera déçu dans ses coupables vœux.
uis-je, foulant aux pieds la vérité sacrée;
aissant une mémoire odieuse, abhorrée,
létrir la vertu même, en mes lâches discours,
our aller à la mort plus tard de quelques jours?
on, tant d'ignominie, inutile à la France,
ombât sur moi le ciel, n'est pas en ma puissance.
n cœur né généreux sans doute peut faillir,
lais rien ne le sauroit forcer à s'avilir.

J'ai failli ; je mourrai, mais en noble victime ;
Et je veux dans la tombe emporter votre estime.

LOUIS.

Quoi ! vous n'avez donc rien à me déclarer ?

MONTMORENCI.

Non.

LOUIS.

(*A part.*)
Insensé ! dans mon cœur je portois son pardon.
(*Au duc.*)
Adieu, Montmorenci. (*A part.*) Ciel !

MONTMORENCI, *en s'en allant.*

Mes derniers vœux, sire,
Sont pour votre bonheur.
(*Il sort.*)

LOUIS.

Quel funeste délire !
Quel sombre égarement ! son trouble, sa terreur,
Son agitation passent jusqu'à mon cœur.

SCENE VIII.

LOUIS,

ANNE, *entrant par la même porte par où Montmorenci vient de sortir.*

ANNE, *à part.*

Je n'ai rien obtenu; son cœur est inflexible.
Voyons, tentons encor si sa grâce est possible.

(*Au roi.*)

Souffrez que ma voix, sire, organe de douleurs,
Du peuple, des soldats vous peigne ici les pleurs.
Jetez, jetez les yeux sur cette ville immense;
Voyez cette tristesse, écoutez ce silence,
Lisez sur tous les fronts le dépit et l'effroi;
Laissez-vous désarmer.

LOUIS.

Madame, je suis roi. (19)
Faudroit-il, écoutant des sentimens vulgaires,
Me laisser gouverner par les vœux populaires?

ANNE.

Eh, sire, croyez-vous la rigueur sans danger?
Songez dans quel chemin vos pas vont s'engager:
Il est de tous côtés environné d'abymes.

Chaque jour augmentant le nombre des victimes ;
Va redoubler aussi vos cruelles terreurs.
Jusques au désespoir si vous poussez les cœurs ;
Je crains tout. On sait trop, à quel vaste incendie
souvent une étincelle a livré la patrie.
Rongés de soins vengeurs, les princes rigoureux
Dans le commun malheur sont les plus malheureux ;
Mais ce fatal pouvoir que leur cœur déifie,
Cet autel redoutable où leur main sacrifie,
Ce trône, de soldats, de bourreaux entouré,
Dans le sang qui l'inonde est-il mieux assuré?
Contre un prince inflexible et de cruels ministres ;
Forme-t-on des complots moins hardis, moins sinistres?
Là, les peuples rompant les contrats les plus saints,
A des usurpateurs livrent leurs souverains ;
Là, pour la liberté brûlant d'aveugles flâmes,
Jusqu'à l'indépendance ils exaltent leurs ames.
Tous les siècles ont vu ces jeux sanglans du sort.
Nous n'avons pas besoin d'interroger la mort,
D'évoquer, dans la nuit des tems et de l'histoire,
De cent princes proscrits la plaintive mémoire.
De ces fameux revers, de ces grands changemens,
L'Espagne offre à nos yeux des exemples récens ;
Son joug appesanti sur les plaines belgiques,
Du Batave indigné créa les républiques;
Et les fertiles champs, berceau de Charles-Quint,
Lui présentent encore un volcan mal éteint.
Le sang d'Egmond, de Horn, arrosant cette terre,
Y fit germer vingt ans la vengeance et la guerre; (20

Et le farouche d'Albe, entouré de bourreaux,
De cent mille opprimés fit autant de héros.
Mais où cherché-je encor des leçons, des exemples?
Ces enfans de Calvin, qui, du sein de leurs temples,
Ont ébranlé l'autel et le trône des rois,
Parlent mieux à la France, et plus haut que ma voix:
Ecoutez cependant cette voix alarmée.
Que de tous les Français votre puissance aimée,
Vous rende le bonheur que vous leur donnerez:
Qu'en grâce auprès de vous tous vos proches rentrés,
Qu'une mère trop tendre, un frère qui vous aime,
Partageant ce fardeau de la grandeur suprême,
Concourent au bonheur, à la paix de vos jours;
Qu'aucun soupçon cruel n'en corrompe le cours:
Ah! le ciel voit mon cœur, et je l'atteste, sire,
Qu'avec mes vœux ici votre intérêt conspire.
Ce cœur, trop outragé dans vos chagrins jaloux,
Lui demanda toujours la gloire d'un époux,
Et n'implore aujourd'hui, pour prix de sa souffrance,
Que votre bonheur, sire, et celui de la France.

LOUIS.

Ah! madame, cessez; dans mon cœur trop ému
S'élève un sentiment qui m'étoit inconnu.

ANNE.

Ah! de ce mouvement ne rougissez pas, sire;
C'est de l'humanité la voix qui vous inspire,

La sainte humanité, cette fille du ciel,
Qui dans le cœur des rois veut avoir son autel.
Arbitres des mortels, secourons leur foiblesse ;
La clémence est justice, et la bonté sagesse.
Si dans un rang sublime, au-dessus des humains,
Sire, nous ont placés les lois et les destins,
Jouissons de ce rang, ce jour nous y convie.
Le plus vil des mortels peut nous ôter la vie ; (21)
La donner n'appartient qu'au ciel même et qu'aux rois.
Parlez, et que la mort s'arrête à votre voix ;
Juste, on vous révéra ; clément, qu'on vous adore.
Que d'un jour plus serein cet instant soit l'aurore.
Contre la France entière Armand est seul ici ;
A tant de vœux, de pleurs, rendez Montmorenci.

LOUIS.

Vous ne savez pas tout, madame ; et des rebelles
Nous entourent encor de trames criminelles ;
Leur complot à l'instant va m'être dévoilé ;
Déjà plus d'un complice au conseil a parlé ;
Je dois à tout l'Etat compte de ma clémence ;
Je le dois à ce Dieu dont je tiens ma puissance.

(*Il sort.*)

ANNE *le suit.*

Ah ! je vous suis. Ce Dieu ne peut nous ordonner
Que ce qu'il fait lui-même ; aimer et pardonner.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS, RICHELIEU.

RICHELIEU.

Ainsi la nuit s'approche, et le jour s'est passé
A nourrir un espoir que je crus insensé;
Le peuple est ébranlé; le tribunal hésite;
Des amis de Schomberg l'audace encor s'agite,
Et l'art du courtisan qui sait tout employer,
Me réduit cependant à me justifier.

LOUIS.

Non; je sais qu'à l'état vos travaux sont utiles;
Vous m'avez bien servi dans des tems difficiles.
Mais faut-il voir la mort, les emprisonnemens,
De mon règne orageux marquer tous les momens?
Hélas! sous tant de maux ma foiblesse succombe;
D'un pas si douloureux je marche vers la tombe.
Que de tous mes sujets le plus infortuné
Est un objet d'envie à ce cœur consterné!
Montmorenci, sans doute, est coupable et rebelle.
Songez que dans Lyon son amitié fidelle,
Sur ce lit de douleur où long-tems j'ai langui, (22

Juroit, après ma mort, de vous servir d'appui.
L'Etat est-il perdu, si son roi lui fait grâce ?
Des bras armés pour lui vous enchaînez l'audace;
N'est-ce donc point assez ? Sans honte et sans danger;
A des partis plus doux ne puis-je me ranger ?

RICHELIEU.

Sire, lorsqu'en des mains à vous seul consacrées
Vous mîtes de l'Etat les rênes égarées,
Vos ennemis levoient un front audacieux;
Au sein de votre empire, un feu séditieux,
Quelque tems recouvert de cendres infidelles, (23)
Poussoit de tous côtés d'affreuses étincelles;
Les peuples s'ébranloient au cri des factions;
L'autorité plioit sous leurs prétentions;
L'étranger se flattoit d'une victoire aisée;
Quand par de vains conseils la régente abusée
Délaissoit de Henri le glorieux sentier,
On crut que ce grand homme étoit mort tout entier.
A l'Europe aujourd'hui son fils est redoutable;
Il présente à sa ligue un front inexpugnable.
L'Autriche en a frémi : jusques dans vos palais
Son intrigue invincible achète les forfaits.

LOUIS.

Les forfaits !

RICHELIEU.

Chaque jour mille complots renaissent;

Il

Il faudra cependant que je meure ou qu'ils cessent;
Ma vie est dévouée à la France, à son roi;
Leurs coups tournés sur vous, doivent passer par moi.
Toutefois si vos vœux approuvoient l'espérance
De ceux qui de Gaston gouvernent l'imprudence,
Et qui veulent tourner les yeux du peuple entier
Vers celui que du trône ils nomment l'héritier,
Sire, vous le pouvez, pour victime première,
Vous pouvez présenter ma tête à leur colère.
Ce sera pour leur haine un spectacle assez doux;
Qu'un tel prix de mes soins, de mes travaux pour vous.
Mais il ne suffit pas que je vous sois utile;
Si vous devez jouir d'un destin plus tranquille,
Vivre enfin plus heureux par mon éloignement,
N'hésitez pas..... sonffrez que j'offre seulement
A votre souvenir une leçon bien chère:
Sire, on cite souvent votre glorieux père;
On pousse autour de vous des cris intéressés;
A ses mânes sacrés avec art adressés;
On me peint à vos yeux, barbare, impitoyable;
On veut vous attendrir sur un héros coupable;
Je sais qu'il est des cœurs que ce coup fait saigner:
Ils doivent pleurer, sire, et vous devez régner.
Jadis, vous le savez, un des chefs de sa race
Des vœux les plus hardis vit couronner l'audace.
Un décret solennel que la France applaudit,
Mit de Louis-le-Gros la veuve dans son lit; (24)
Ils sont accoutumés à l'hymen d'une reine.
Ce frère, cette sœur dont la fougue hautaine

Aux bornes du devoir n'a pu se contenir,
En ont trop conservé l'orgueilleux souvenir.
De Henri jusqu'aux cieux on porte la clémence :
Hélas ! cette vertu n'a point fait sa défense.
Tous ceux qu'il épargna ne l'ont point épargné ;
Et ce prince adorable est mort assassiné.
Je n'ai rien retracé, sire, à votre mémoire,
Que des faits, dont par-tout a retenti l'histoire.
Daignez donc entre nous prononcer.

LOUIS.

Mon esprit
Pèse attentivement ce que vous m'avez dit.
Je vous crois inspiré par un zèle sincère ;
Un moment dans ce lieu laissez-moi solitaire ;
Qu'on m'attende au conseil.

RICHELIEU.

Et nous, allons presser
Un juste arrêt qu'en vain on voudroit traverser.

SCÈNE II.

LOUIS *seul*, *assis*

Je rentre dans mon trouble et ne sais que résoudre.
Pour quel parti pencher ? Dois-je punir, absoudre ?

L'un produira la haine, et l'autre le danger.
Périsse des grandeurs le bonheur mensonger!
Ah ! le bonheur est loin de cette foule ingrate,
Qui remplit nos palais, qui nous trompe et nous flatte.
Peut-être qu'il se cache aux asiles sacrés;
Des rois, de puissans rois y sont morts ignorés. (25)
Est-ce là toutefois la volonté céleste?
Vivons-nous pour nous seuls? O trouble! ô jour funeste!
Comment faut-il user de ce fatal pouvoir?
Quel est mon intérêt et quel est mon devoir?
Ah! le devoir des rois est de punir le crime.
Le salut de l'état exige une victime:
Quelle victime hélas ! Mais qui s'avance ?

SCÈNE III.

LOUIS, LA PRINCESSE DE CONDÉ.

LA PRINCESSE, *aux soldats qui la retiennent.*

Quoi !
Vous osez m'empêcher de parler à mon roi ?
Vous outragez la sœur, vous trahissez le frère !
Ingrats !

LOUIS.

C'est vous, madame ?

LA PRINCESSE.

Oui, sire, et prisonnière ;

On arrête mes pas, pourquoi ? dans quel dessein ?
D'une famille entière est-ce donc le destin ?
Faut-il aussi marcher à l'échaffaud ?

LOUIS.

Madame,
Calmez ces vains transports où s'égare votre ame.
De votre part peut-être on aura redouté....

LA PRINCESSE.

Quoi, sire ?

LOUIS.

Ainsi que vous, Schomberg est arrêté.

LA PRINCESSE.

Schomberg est arrêté !

LOUIS.

Ma rigueur secourable
A voulu l'empêcher de devenir coupable.
Sur des avis certains Armand s'est décidé ;
J'en ai confirmé l'ordre : il est chez lui gardé.

LA PRINCESSE.

O sort, tu me trahis ! mon roi me reste encore ;
C'est un frère, un héros pour qui ma voix l'implore ;
Et quand j'aurois voulu l'arracher au trépas,
Votre cœur, en secret, ne devroit-il donc pas

Bénir l'heureux effort de la main fraternelle,
Qui veut vous épargner la douleur éternelle
D'avoir sacrifié, pour un moment d'erreur,
Le soutien de l'état et votre défenseur.
Qu'Armand soit sans pitié, c'est son affreux partage;
Mais vous, en auriez-vous le funeste courage ?
Vous, père des François, vous, fils du grand Henri,
Vous savez si jadis mon frère en fut chéri;
Si moi-même..... Entendez le cri terrible et tendre
Qui sort de son tombeau ? N'outragez pas la cendre
D'un père qui s'indigne, au fond du monument,
De voir abandonner aux vengeances d'Armand,
Au fer toujours levé des plus lâches esclaves,
Le sang de ses amis, la race de ses braves.
Ses bontés de la ligue ont lassé les fureurs;
Il en reçut le prix, il regna sur les cœurs.
O changement funeste ! ô retour trop sévère !
Il fit grâce à Mayenne, et vous perdez mon frère !
Et j'aurai vu donner, par un contraire sort,
A leurs crimes la vie; à nos fautes la mort.

LOUIS.

Vous parlez de la ligue et de ces jours impies,
Où les droits confondus, et les lois obscurcies,
Sembloient tout excuser. Mais ce même Henri,
Libre et puissant enfin, sur un trône affermi,
Lorsque des factions la funeste habitude
Du turbulent Biron poussa l'ingratitude
Jusques dans la révolte et dans la trahison,

Ne fit-il pas tomber la tête de Biron ?
Aux vengeances des lois abandonnez un frère,
Au salut de l'état sa tête est nécessaire.

LA PRINCESSE.

Sa tête est nécessaire au salut de l'état !
On va faire tomber la tête d'un soldat !
Et celui dont la voix égara son courage,
Dont il servit la cause et crut venger l'outrage,
Il vit, on lui pardonne, et sa déloyauté
Entendra notre arrêt avec tranquillité !
Louis, sois juste au moins, s'il faut être sévère;
Je ne vois point dresser l'échaffaud de ton frère.

(*Elle tombe à genoux.*)

Ah ! sire, je m'égare; ayez pitié d'un cœur
Que vous allez remplir d'une éternelle horreur.
Voyez mon désespoir, pardonnez mon audace;
Nous avons tous besoin d'indulgence et de grace :
Faites-nous grace à tous.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ANNE.

ANNE.

Des vieillards supplians
Viennent à vos genoux courber leurs cheveux blancs.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ÉPERNON.

Suite de vieillards et de gentilshommes, parmi lesquels on distingue Guitaut.

ANNE.

Épernon, approchez; on daigne vous entendre.

LOUIS.

Souvent à votre voix je me plus à me rendre,
Vénérable vieillard; parlez sans crainte.

ÉPERNON.

Hélas!
Au bord de mon tombeau je ne m'attendois pas
Sire, qu'à vos genoux on dût me voir paroître,
Pour y fléchir encor la justice d'un maître,
Pour y demander grace; et c'étoit bien assez
De vous voir oublier mes attentats passés.
On a jugé le duc; un tribunal auguste,
Interprête des lois, inflexible, mais juste,
A prononcé la mort. Résigné, résolu,
Ce noble criminel ne s'est point défendu:
Il voit du même front qu'il portoit aux batailles
Son trépas s'apprêter dans ces tristes murailles.

Mes yeux de pleurs noyés contemploient ce héros :
Le peuple, dont à peine il peut fendre les flots,
Et qu'à l'obéissance il exhorte lui-même,
Admire en frémissant, cette vertu suprême,
Et, mesurant la faute avec le châtiment,
Pense voir arriver sa grace à tout moment.
Qu'a-t-il fait, après tout, dans sa fougue insensée ?
Sur vos vrais intérêts, sa grande ame abusée,
Sire, de votre sang prenoit encor des loix.
Ce qu'il fit pour Gaston, Armand l'a fait dans Blois ;
Lorsque de Médicis, embrassant la disgrace,
Et pour elle tous deux signalant notre audace,
Contre vous, autrefois, nous l'osions soutenir.
Je m'en souviens, Armand devroit s'en souvenir.
C'est lui qui veut du sang. Juste ciel ! puis-je croire
D'un prêtre, d'un sujet, une fureur si noire,
Quand, plus aveugle encor, qu'ingrat et criminel,
Ce sujet tient le jour d'un pardon solemnel?
Ah ! votre majesté voulut de la clémence,
Tenter alors sur nous la noble expérience;
Elle en a recueilli de trop heureux effets,
Pour que son cœur nourrisse encor quelques regrets,
D'avoir alors suivi de plus douces maximes.
Notre fidélité les rendit légitimes;
Et c'est à nous, sans doute, à nous de vous montrer
Quel fruit l'état et vous en allez retirer,
Quand des jours d'un héros, vous consacrant les restes
Un voile heureux, jeté sur ses erreurs funestes,
Au trône attachera, par le plus saint des nœuds,

Ce bras si redouté, ce cœur si généreux.
De tous ces vieux soldats, d'une province en larmes,
De la France, à vos pieds, je porte les alarmes;
Il n'est pas un mortel, de la gloire touché,
Qui n'ait en ce moment, l'œil sur vous attaché.
Sire, vos ennemis attendent avec joie,
Qu'on livre à l'échafaud leur fier vainqueur en proie,
Et votre armée en deuil croit voir dans son tombeau;
De la victoire même, éteindre le flambeau.
Vous m'avez pardonné, pour de foibles services,
Pour quelque sang versé, pour quelques cicatrices;
Envers Montmorenci, pourriez vous balancer?
Songez, avant l'arrêt qu'on vient de prononcer,
Que de tous les trésors qu'enferme le Potose,
Madrid eût acheté, ce qu'Armand vous propose;
Armand, qui de l'état connoît les intérêts,
Et sans doute, le prix du sang de vos sujets;
Armand qui tient la vie (et je dois le redire)
D'un oubli, d'un pardon; Armand, qui de l'empire
Ne seroit point ici le soutien fortuné
Si son prince jamais n'avoit rien pardonné.
L'état (je le vois trop) a changé de système;
Pour le duc, la balance ici n'est pas la même.
La justice a parlé; son inflexible voix
Demande, pour venger l'outrage fait aux loix,
Qu'une victime tombe, et de son sang l'expie.
Eh bien, sire, prenez les restes d'une vie,
Que mes genoux tremblans et mes cheveux blanchis
Privent du doux espoir de servir mon pays.

Mon sang a sous cinq rois coulé pour la patrie ;
Que dans mes flancs glacés, la source en soit tarie,
Trop heureux à ce prix, de sauver pour mon roi,
Les jours d'un serviteur plus utile que moi. (26)

GUITAUT.

Oui, prenez notre sang.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *se jetant aux genoux du roi.*

Sire, grace, clémence !
Armand va consommer sa barbare vengeance.
L'échaffaud se prépare.

LOUIS.

Et c'est peut-être en vain;
Ils attendent, madame, un ordre de ma main.
J'ai voulu détourner le coup qui vous menace.

LA DUCHESSE.

C'est moi qui suis coupable; ou ma mort, ou sa grace.

LOUIS.

Madame, levez-vous. (*à Epernon.*) Je verrai si je dois

Respectable vieillard, céder à votre voix;
Je connois votre cœur et votre expérience,
Et je sens comme vous, le prix de la clémence.
La clémence peut-être aujourd'hui sert l'état,
Et sans-doute le duc ne sera point ingrat....

LA DUCHESSE.

Sire, de ce héros, tous les cœurs vous répondent.

ANNE.

Dans un même intérêt tous les vœux se confondent.

LA PRINCESSE.

N'écoutez point, d'Armand la sombre inimitié.

LOUIS.

Je ressens vos douleurs.

EPERNON.

Sire, grace, pitié.

GUITAUT.

Sire, pardon.

LOUIS.

J'abjure une rigueur sévère;
Et je vais être encor moins son roi que son père.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA VALETTE.

LA VALETTE.

L'arrêt des magistrats au conseil est porté.

LOUIS.

Je le sais, il suffit.

LA VALETTE.

Sire, il s'est présenté
Un important témoin ; et sur sa vive instance,
Tout le conseil attend votre auguste présence.

LOUIS.

Je vous suis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LOUIS ET LA VALETTE.

LA DUCHESSE.

Que veut-il ? tristes jouets du sort,
Nous passons mille fois de la vie à la mort.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SCHOMBERG.

(*Plusieurs guerriers avec lui.*)

LA PRINCESSE.

Ah! Schomberg est-ce vous? Par quel bonheur extrême
Vos fers sont-ils brisés.

SCHOMBERG.

Instruisez-m'en vous-même.
Tantôt je me suis vu tout-à-coup arrêté;
Un ordre dans l'instant me rend la liberté,
Sans qu'on daigne annoncer à mon ame éperdue,
Pourquoi la liberté m'est ravie et rendue.
Je veux voler au camp; je trouve sur mes pas
Des flots tumultueux de peuple, de soldats,
La nuit ajoute encore à l'horreur, aux alarmes,
Je vois briller de loin des flambeaux et des armes;
Armand est appelé par ce peuple en fureur
Du prince et de l'état le perfide oppresseur,
Ils veulent dans son sang noyer la tyrannie,
Ils veulent d'un héros surtout sauver la vie.
J'accours; j'entends des cris; *on frappe, il n'est plus tems.*
Il est sauvé, courons. Ah! rassurez mes sens,
Pleurez-vous son trépas, espérez-vous sa grace?

Puis-je encor le servir ? dirigez notre audace ;
Guidez mon bras, celui de ces braves amis.....

LA DUCHESSE.

Nos cœurs espèrent tout des bontés de Louis.

LA PRINCESSE, *à Schomberg.*

Je crains Armand.

SCÈNE X.

LES PRECÉDENS, LE ROI.

ANNE *au roi.*

Eh bien ? Montmorenci va vivre ?

LOUIS, *très-irrité.*

A ce coupable espoir, c'est envain qu'on se livre.

ANNE

Ah sire !

LOUIS.

Il va tomber sous de trop justes coups.

ANNE.

O changement affreux! qui put l'inspirer?

LOUIS.

Vous.

ANNE.

Qui, moi!

LOUIS.

Mes yeux ont vu....

ANNE.

Quoi?

LOUIS.

Ce gage coupable,
De votre trahison, témoin irrécusable.
Il en étoit paré combattant contre moi.
Qu'osiez-vous espérer d'un époux et d'un roi?

ANNE.

Seigneur, que dites-vous?

LOUIS.

Osez fixer la vue
Sur ce témoin terrible, et soyez confondue.
(Il lui montre le bracelet où est le portrait.)

ANNE.

Quoi seigneur! Ah! duchesse, un mot, un mot de vous
Va me justifier, va sauver votre époux.
Devant vous, de ma main, sa main victorieuse
Reçut ce don fatal.

LA PRINCESSE.

O perfidie affreuse!
C'est Armand.....

LA DUCHESSE.

Oui, ces traits, sire, me sont connus:
Oui, j'atteste le ciel.

LA PRINCESSE.

Que vous faut-il de plus?

LOUIS.

Ce don fut innocent?

ANNE.

Prévenez son supplice,
Et vous aurez le tems de me rendre justice.

SCHOMBERG.

Ce matin, agité d'un noi rpressentiment,

Il sembloit redouter ce coup des mains d'Armand.
Sire, dites un mot, nous allons tout suspendre.

LOUIS.

Courez, Schomberg..... Armand, que venez-vous m'apprendre ?

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, RICHELIEU.

RICHELIEU.

A peine je venois, sire, de vous quitter,
Vos ordres à ma voix alloient s'exécuter.
Mille signes suspects à mes yeux apparoissent ;
Des grouppes factieux se rassemblent, se pressent
Autour de cette enceinte où les mortels apprêts,
Dérobés aux regards par vos ordres exprès,
N'attendoient qu'un signal. Un respect hypocrite
Propose que d'abord en foule on sollicite
La grace du coupable, objet de ces rumeurs :
On veut entrer, remplir ce palais de clameurs ;
La foule croît, s'exhale en menaces plus fortes ;
Ils parlent de briser les barrières, les portes ;
Ils s'animent l'un l'autre, et déjà dans leurs cris
Pensent de l'échafaud disperser les débris.
A forcer vos soldats leur insolence est prête.

LOUIS.

Eh bien.

RICHELIEU.

A ces mutins j'ai fait jeter sa tête.

TOUS *à la fois.*

Dieu !

RICHELIEU.

Tout tremble et se tait.

ÉPERNON, *après un instant de silence général*

Ah ! pleurons à la fois
Les fautes des sujets et le malheur des rois.

FIN.

NOTES

DE

MONTMORENCI.

(No. 1.) Cet orage est un fait historique. On peut voir dans l'histoire de Languedoc de *Dom Vaissette*, les ravages qu'il causa. Plusieurs hommes et plusieurs chevaux de la suite du Roi périrent. On a demandé pourquoi j'avois fait paroître dans la première scène des personnages muets qui ne sont là que pour être congédiés; il ne m'a pas semblé inutile d'établir par là, dès l'entrée de l'action, qu'on rend à Richelieu les honneurs qui semblent réservés au Roi seul et que le même Richelieu, maître de son Roi, le cache ou l'offre aux yeux de ses sujets selon sa volonté et son intérêt.

(2) Le duc d'Epernon son père l'appeloit plaisamment le cardinal *Valet*, par allusion à son nom et à son servile dévoûment au cardinal de Richelieu.

(3) Le cardinal de la Valette commanda souvent des corps de troupes.

(4) Richelieu disoit souvent que six pieds en quarré (le cabinet du Roi) lui donnoient plus de peine, que tout le reste de l'Europe.

(5) L'amour mutuel de Montmorenci et d'anne d'Autriche est rapporté par tous les biographes; et tous s'accordent à dire que la découverte du bracelet fut la cause déterminante de la mort de Montmorenci. Sans cette circonstance, le Roi lui auroit probablement fait grace. Voyez *Anquetil*, intrigue du cabinet et *Vaissette*, histoire générale de Languedoc, etc. etc.

(6) Le grand intérêt que Schomberg prend à Montmorenci n'est pas ce qu'il y a de plus historique dans cette pièce. Il n'y avoit ni conformité d'âge, ni confraternité d'armes. Caumont la Force pensa et parla réellement comme on fait parler Schomberg : mais ce n'étoit pas lui qui avoit vaincu à Castelnaudari, et le corps qu'il commandoit ne donna pas.

(7) Ce fut Guitaut qui, appelé en témoignage au procès de Montmorenci, dit les larmes aux yeux : « je vis un homme qui, « après avoir enfoncé six de nos rangs, alloit encore renverser le « septième et renversoit tout ce qui se présentoit devant lui : je « pensai que ce ne pouvoit être que Montmorenci, et en effet c'étoit lui-même. » La duchesse de Montmorenci ne vint point à Toulouse, et la princesse de Condé eut ordre de s'arrêter dans les faux-bourgs, où elle eut avec Richelieu une entrevue que les mémoires du temps racontent d'une manière assez piquante et où le cardinal joua la comédie.

(8) Montmorenci ne *chicana* jamais sa vie, comme il le disoit lui-même. Il avoua toujours sa faute et témoigna un grand repentir. La générosité étoit son caractere dominant. Pour faire voir qu'il pardonnoit même à Richelieu, il lui légua un tableau de Paul Véronese, de très-grand prix.

(9) « Il ne pouvoit, dit un historien, digérer le cuisant dé- « plaisir qu'il eut, d'avoir trop facilement accordé sa démission « de l'office d'amiral de France : et comme les grands courages « se piquent surtout de sincérité, ils en attendent de même des « autres, n'y ayant rien qui les mette plus en mauvaise humeur, « que l'opinion d'avoir été surpris et de passer pour dupes.

« Mais il n'y eut rien qui le détermina plus à prendre le parti « qu'il prit, que les sollicitations domestiques et les instances « secrètes de la duchesse Marie Félice des Ursins, sa femme, « qui étoit proche parente de la Reine mère. » etc. etc. Voyez Aubery Du Maurier

(10) Gentilshommes de Languedoc ; la plûpart étoient membres des états de la province, tous attachés à Montmorenci. Que l-

ques-uns s'étoient battus avec lui à Castelnaudari, entr'autres Thésan du Poujol qui fit des prodiges de valeur, et Villeneuve que Montmorenci nomma dans son interrogatoire comme un de ceux qui combattoient le plus près de sa personne.

(11) Voyez la note première. L'astrologie judiciaire et toutes les superstitions, mises en vogue par la première médicis, n'étoient point encore passées de mode. Louis XIII. fut surnommé le juste parcequ'il étoit né sous le signe de la Balance. Voyez aussi les prédictions qu'on fit sur la naissance de Louis XIV.

(12) On a accusé Henri IV d'avoir voulu entreprendre la guerre pour ravoir la princesse de Condé, alors retirée à Bruxelles avec son mari. C'est calomnier un grand homme et un grand Roi. Mais il est certain qu'il en fut éperdument amoureux. On peut voir, dans les mémoires du temps, ce qu'il dit à Bassompierre, qui vouloit l'épouser, avant que le prince de Condé la recherchât.

(13) Tous les historiens conviennent, que Montmorenci étoit le cavalier le plus beau, le plus aimable et le plus accompli de son siècle.

(14) Richelieu poussa la persécution et l'inquisition jusques à faire fouiller dans les poches de la Reine par le chancelier Seguier; mais ce magistrat s'en acquitta, dit-on, de telle manière que, loin de déplaire, il prépara dès ce jour la faveur dont il jouit depuis sous la régence d'Anne d'Autriche.

(15) Le caractère de la Duchesse de Montmorenci est celui qui est tracé avec la plus irréprochable fidélité. On sait qu'après la mort de son mari elle se retira à la visitation, à Moulins, où elle mourut inconsolable de la perte qu'elle avoit faite et qu'elle avoit causée en très-grande partie.

(16) Gaston avoit toute sa vie abandonné ses amis, ce qui lui attira un mot cruel de monsieur de Guémené, à une fête publique, Gaston, fort jaloux de son rang, prit par la main et fit descendre assez rudement monsieur de Guémené d'une place qu'il avoit prise sur les gradins d'un échafaud dressé pour la cour; le courtisan la

quitta d'assez bonne grace, en disant au prince: Ah ! Monseigneur, que je vous dois de reconnoissance; je suis le seul de vos amis que vous ayez jamais tiré de l'échafaud.

(17) Concino Concini, maréchal d'Ancre, tué au Louvre, fut déchiré par le peuple. On fit griller sa chair, et on en vendit les morceaux.

Richelieu, alors évêque de Luçon, étoit une des créatures et des conseils du maréchal d'Ancre. On raconte que le roi lui dit, après la mort de ce maréchal: *Dieu merci, monsieur de Luçon, nous voilà délivrés de votre tyrannie.* Sa voiture passoit sur le Pont-neuf, lorsqu'on y dépeçoit le corps du malheureux Concini; le peuple la fit arrêter, en fit descendre Richelieu et le força de prodiguer les injures à la mémoire de son patron; ce qu'il fit d'assez bonne grace, en assurant ces cannibales qu'ils étoient de très-bons serviteurs du Roi. Il échappa ainsi au plus grand danger qu'il ait couru de sa vie

(18) Le duc de Montmorenci honora toujours sa femme et l'aimoit autant que peut le faire un cœur prévenu d'une autre passion.

Voici la lettre qu'il lui écrivoit en mourant.

Mon chier cœur,

» Je vous dis le dernier adieu avec la même affection qui a toujours été entre nous. Je vous conjure, pour le repos de mon ame, » et par celui que j'espère voir bientôt par sa miséricorde dans le » ciel, de moderer votre ressentiment. J'ai reçu tant de graces de » mon doux sauveur, que vous avez tout sujet d'en recevoir une » grande consolation.

» Adieu encore une fois. «

(19) Personne ne fut plus puérilement entêté de son pouvoir que Louis XIII; il répondit une fois à des supplications décentes et justes, en se bouchant les oreilles, frappant du pied, et criant à tue-tête: *Je suis le maître.*

(20) Les comtes d'Egmont et de Horn furent décapités en Flandre pour s'être fiés à des apparences de Clémence et de grace (lors de la révolte des gueux.) A leur dernière entrevue avec le Prince d'orange qui prenoit le parti plus sage de la fuite, mais qui encouroit par là même la confiscation de tous ses biens,